LETTRE
SUR
LE LUXE.


BRITISH MUSEUM

LETTRE

SUR

LE LUXE.

Sævior armis
Luxuria incubuit.

Imprimé à LONDRES,
Et ſe vend à PARIS, à la porte de la Baſtille.
M. DCC. XLVI.

NE voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les hommes, gâtés par la flaterie, trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu ? Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flaterie les blesse & les irrite.

Télémaque, Livre 6.

BRITISH MUSEUM

*A MONSIEUR****

DE L'ACADEMIE IMPERIALE de Pétersbourg, de l'Académie des Curieux de la Nature, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres, de la Société d'Edimbourg en Ecosse, de l'Institut de Bologne, des Académies Royales de Suède & de Prusse.

**

PErmettez-moi, MONSIEUR, *de percer au travers de tous les Titres qui vous envelopent, pour vous prier de lire la* Lettre ſur le

Luxe, *que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoique cette Lettre roule ſur une matière des plus intéreſſantes, j'oſe me flater qu'elle ne vous occupera pas longtems. Vous pourrez auſſi-tôt reprendre le fil des ſpéculations Géométriques & Algébriques, où vous êtes plongé.* Væ rerum harum rudibus!

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obeïſſant
Serviteur * * *

AVER-

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

IL y a déja quelques années, que la *Lettre ſur le Luxe* m'étoit tombée entre les mains. Un Gentilhomme Anglois qui revenoit de France me la remit, ſans pouvoir cependant me dire le nom de l'Auteur qui l'avoit écrite. Je ne ſai comment je négligeai alors d'imprimer cet Ouvrage, ni comment j'oſe l'imprimer aujourd'hui, qu'il lui manque une certaine fleur de nouveauté. Effectivement, pluſieurs des défauts qui y ſont repris, ont été corrigés avec ſuccès. Les abus, par exemple, remarqués dans les Manufactures de Languedoc, ne ſubſiſtent plus : le faſte des Gens-d'affaires a beaucoup diminué, &

ils ſont un meilleur uſage de leurs richeſſes : les Troupes Françoiſes ne ſont plus dans l'état fâcheux où elles étoient ſur la fin du règne de LOUIS XIV, & rien ne leur manque, ſoit du côté de l'habillement, ſoit du côté de la ſubſiſtance. Ainſi, j'eſpère que le Lecteur voudra bien ſe prêter à la différence des tems. Pour ce qui regarde le Luxe, c'eſt une matière qui ne peut être trop diſcutée par ceux qui s'intéreſſent à l'Ordre public, au bonheur des Sociétés. Nos vertus & nos vices, diſoit un Ancien, deſcendent de nos ames à nos corps, des corps aux vêtemens, des vêtemens aux maiſons, & des maiſons au Public.

LETTRE

SUR LE LUXE.

LA converſation, Monſieur, que nous eumes à la campagne, il y a quelque tems, ne s'eſt point effacée de mon eſprit. Je me reſſouviens parfaitement, & des raiſons ſpécieuſes que vous me dites, & des exemples choiſis dont vous appuyates vos raiſons. Malgré tout cela, Monſieur, je n'ai point changé de ſentiment, & je ſuis convaincu que le Luxe eſt une choſe pernicieuſe dans un Etat, & qui ne doit pas y être ſoufferte. N'allez pas croire cependant que je veuille ici jouer le perſonnage d'un Moraliſte outré, ou d'un de ces hommes ſévères qui blâment tout ce qui leur déplait. Un tel perſonnage me ſiéroit très mal. Je ne parle aſſurément que par amour du bien public, & par goût de la vérité.

A l'égard de ceux qui ont écrit en faveur du Luxe, attirés par je ne ſai quelle fauſſe apparence, je veux bien penſer qu'ils ont ſuivi, ou cru ſuivre les mêmes principes. Mais vous verrez dans la ſuite qu'ils ſe ſont effectivement trompés, & qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance ſuperficielle du commerce, & des affaires du monde. Il n'appartient point à toute ſorte d'Auteurs de traiter de pareilles matières. Il faut s'être familiariſé avec les hommes, peut-être même avoir eu ſur eux quelque inſpection, quelque autorité. Sans cela on court riſque de prendre le change ſur ce qui regarde les devoirs moraux, la nature, les droits, le bien des ſociétés.

Qu'eſt-ce donc que le Luxe, me demanderez-vous, Monſieur ? Quelle idée en doit-on avoir préciſément ? Car il ne faut ni le blâmer par caprice, ni l'approuver par molleſſe. Je vous répondrai, que le Luxe eſt une ſuperfluité agréable ou brillante, qu'on ajoute aux beſoins indiſpenſables de la vie : c'eſt un bien, un avantage dont on pourroit abſolument ſe paſſer, mais qu'on ſe procure tantôt par vanité, par intempéran-

ce

ce de goût ; tantôt par un fort attachement à la mode : c'eſt enfin un excès dont le prix, le mérite dépend de l'imagination, & qui n'a rien en lui-même de réel, ni d'effectif.

Je vous répondrai plus généralement encore, que le Luxe conſiſte à uſer des biens de la Providence, d'une manière qui tourne ou au préjudice de celui qui en uſe, ſoit dans ſa perſonne, ſoit dans ſes biens ; ou au préjudice du public, qu'on brave par une profuſion inſolente & déplacée ; ou au préjudice des autres, qu'on eſt humainement obligé d'aſſiſter & de ſecourir. Tout cela dans la ſuite s'expliquera mieux par des exemples.

Mais auparavant, Monſieur, il me paroit à propos de diſtinguer deux ſortes de Luxe : l'un de génie, ſi j'oſe ainſi parler, & l'autre de mœurs : l'un qui conſiſte dans la perfection de certains Arts utiles, & l'autre qui eſt fondé ſur des bagatelles, ſur des niaiſeries, & qui loin de rendre le goût meilleur, ne peut ſervir qu'à le gâter & le corrompre, *en affoibliſſant l'ame*, comme dit l'Auteur des Eſſais de Morale, *en l'attachant à des objets difficiles à conſerver & dont elle*

peut être privée malgré ſoi, en la rendant tendre & délicate, & ſujette à l'ennui & au chagrin.

Le Luxe de génie marque dans la Nation qui y eſt attachée, un amour général pour le beau & le parfait, un caractère de ſupériorité qui ſe répand de proche en proche & ſe communique juſqu'au peuple. Ce Luxe non-ſeulement doit être admis & approuvé, mais encore excité par des diſtinctions, encouragé par des récompenſes. Telle eſt la ſituation des Arts qui demandent des ouvriers intelligens & accoutumés à réfléchir, de l'Horlogerie par exemple, & de l'Orfevrerie. C'eſt un Luxe certainement, d'avoir une Montre à boëte d'or, ciſelée & travaillée avec ſoin. Mais ce Luxe change de nom & ſe fait eſtimer, quand avec cela on veut avoir une Montre excellente, une Montre de JULIEN LE ROI. D'ailleurs, ſi les étrangers qui abondent dans le Royaume étoient bien perſuadés que l'Horlogerie y atteint ſon véritable degré de perfection, ils chercheroient tous à ſe pourvoir de nos ouvrages, ils les mettroient au rang des meubles les plus précieux. Combien l'An-

l'Angleterre n'a-t-elle point été enrichie par ſes Montres, & combien ne l'eſt-elle point encore ? Il n'y a guères de Prince en Europe, ni de Miniſtre d'Etat, ni d'homme curieux, qui n'en ait une. Charles II. crut faire un grand préſent au feu Roi Louis XIV, en lui adreſſant deux Montres à répétition, & ce furent les prémières qu'on vit en France. S'étant dérangées, il fallut les renvoyer à Londres, aucun ouvrier n'ayant pu les rajuſter dans Paris.

L'Orfevrerie eſt un objet encore plus important. Tous ceux qui repréſentent & occupent de grandes places, ſoit en Allemagne, ſoit dans les Pays du Nord, ſoit en Eſpagne & en Italie, les Ambaſſadeurs, les Généraux d'Armée, veulent avoir de la vaiſſelle d'argent faite en France. Et ce n'eſt point un air de vanité qui les conduit ; c'eſt leur intérêt propre, c'eſt l'envie de ſoutenir un rang qui les diſtingue. On doit par conſéquent encourager les Orfevres à ſe perfectionner dans leur Art, dans un métier ſuſceptible d'intelligence. Ils peuvent faire entrer des ſommes conſidérables dans le Royaume ; ils entretiennent

un travail qui augmente chaque jour ; ils font naitre une ſorte d'émulation. J'avoue que l'uſage d'avoir de la vaiſſelle d'argent platte, s'eſt rendu un peu trop commun en France. Je ne crois pas qu'il doive être permis à toute eſpèce de gens d'en faire parade. Cet uſage, il eſt vrai, n'a rien que de convenable à la Cour, que de bienſéant : mais pour l'ordinaire, c'eſt un Luxe à Paris & dans les Provinces. Il y a certaines ſuperfluités qui répandues ſans ménagement, confondent les rangs & mettent de plain-pied ceux qui ne devroient pas y être. Ainſi, Monſieur, je doute qu'on ait eu raiſon de cenſurer le célèbre La Bruyère pour avoir dit que chez nos ancêtres, *l'étain brilloit ſur les tables & les buffets, & que l'argent étoit renfermé dans les coffres.*

A propos de cet étain, vous ſavez qu'on commence parmi nous à s'en dégoûter. La fayance peu à peu prend ſa place, & il s'en fait dans pluſieurs villes du Royaume : ce qui me paroit un avantage d'autant plus grand, que l'étain eſt une denrée étrangère. Mais autant que notre fayance eſt devenue commune,

mune, autant la trouve-t-on au-deſſous de celle de Dreſde & de Flandre, encore plus au-deſſous de la porcelaine des Indes, elle-même fort différente de ce qu'elle étoit autrefois. C'eſt, à mon avis, cette porcelaine qu'on doit taxer de Luxe, quand on veut en avoir un ſervice complet. Quelques pièces d'ornement, des taſſes & des ſoucoupes ſuffiſent.

Je ne parle point des Arts plus nobles, comme la Peinture & la Sculpture, dont la perfection fait tant d'honneur à un Etat. Si c'eſt une ſomptuoſité d'avoir des morceaux diſtingués de RAPHAEL ou du CORREGE, de RUBENS ou de MIGNARD, c'eſt du moins une ſomptuoſité qui n'appartient qu'à des Princes, ou à des Seigneurs éclairés, qui ne poſſèdent point de ſtupides richeſſes. Peu de particuliers peuvent y prétendre, & il faut que l'aveugle fortune les ait bien favoriſés pour les mettre en état de faire de ces ſortes de dépenſes. Quel bonheur, de voir ſon cabinet ou ſa galerie ornés de quelques-uns de ces chef-d'œuvres immortels, qui agitent & remuent l'ame toute entière,

qui inſpirent ou des paſſions douces fondées ſur la tendreſſe du cœur, ou des paſſions fortes propres à entretenir le courage de l'eſprit! Luxe heureux, & trois fois heureux! ſi les richeſſes toujours embaraſſantes pouvoient être ſouhaitées par un Philoſophe, par un homme deſintéreſſé, vous ſeriez ſeul capable de les lui faire ſouhaiter!

Ce que je viens de dire marque aſſez le peu de cas que je fais de ces prétendus Spirituels, de ces Piétiſtes, de ces attachés au Rigoriſme, leſquels regardent comme un abus tout uſage des biens de la Providence, qui va au-delà du ſimple néceſſaire. J'avoue avec plaiſir que ce ſont-là des idées creuſes, des ſingularités du Fanatiſme. Et que peut-on avancer de plus injurieux au Chriſtianiſme, qu'un pareil ſyſtème? Effectivement le Chriſtianiſme ne commande & ne défend rien par rapport à la Morale, que ce que la Religion Naturelle avoit commandé & défendu auparavant.

Comme les Sciences ont acquis parmi nous une ſorte de perfection, & qu'il y a un très grand nombre d'Ouvrages judicieuſement écrits en notre Langue & re-

cherchés par les étrangers, ſoit pour la ſublimité des penſées, ſoit pour la pureté de la diction, ſoit pour les choſes rares & nouvelles qu'ils contiennent, on doit ſouhaiter que l'Imprimerie, avec les Arts qui en dépendent, ſe perfectionne de jour en jour. Des Livres correctement imprimés ſatisfont les gens de Lettres ordinaires, qui ne demandent qu'à s'inſtruire, qu'à ſe procurer des connoiſſances nouvelles. Les Curieux d'un certain rang, entrainés par un Luxe de génie, veulent encore des Livres où brille toute l'intelligence, où ſe fait remarquer toute l'induſtrie des ETIENNES, des ELZEVIRES, des ALDES-MANUCES. Aux belles éditions, ils ajoutent des reliures propres & de goût, des reliures qui y ſoient aſſorties. Ils tâchent enfin de raſſembler tous ces Livres dans un lieu choiſi, qui ſoit bien éclairé, qui ſoit orné de tableaux, d'eſtampes, & de différentes ſingularités d'Hiſtoire naturelle. Quel Luxe, s'écrieront les ignorans! Que de dépenſe, pour ſatisfaire aux beſoins multipliés de l'eſprit! Favorables dépenſes, dirai-je au contraire! Plus l'eſprit ſe ſent élevé au-deſſus du corps,

plus ſes beſoins ſont nobles, & plus on doit approuver les dépenſes qu'il exige. Après tout, ce ne ſont point-là les dépenſes qui ruinent & décréditent les hommes. Qu'ils ſeroient heureux de n'en point faire d'autres!

Je viens préſentement au Luxe des mœurs, que je diſtingue en trois eſpèces : Luxe de table, Luxe d'habits, Luxe de meubles & autres ornemens ſuperflus. Cette matière demanderoit un détail immenſe. Je ne ferai qu'effleurer les points les plus conſidérables, en me reſſouvenant toujours que le Luxe n'eſt que l'abus des biens que la Providence nous a accordés. Mais comment juger de cet abus, ſi ce n'eſt par les lumières naturelles qui marquent préciſément les bornes où chacun doit ſe reſſerrer dans la jouiſſance de ces biens? Ils ſont utiles, ou deviennent nuiſibles, ſuivant qu'on franchit ces bornes.

Le Luxe de la table eſt pouſſé à l'excès. Il en eſt même devenu ridicule, tant par les apprêts qu'il exige, que par les fraix qu'il occaſionne. Ce ne ſont que des mets déguiſés, que des ſauces de haut goût, que des extraits de jambon,

bon, des quinteſſences, des ſucs alambiqués, &c : tout cela encore orné de noms magnifiques & qui annoncent je ne ſai quoi de bas, & de plus bas peut-être que l'affectation de ces deux Romains, dont l'un ſervit aux convives qu'il avoit invités à une grande fête, un plat de langues de toute ſorte d'oiſeaux rares, & l'autre un plat de perles diſſoutes dans le vinaigre. Sans doute que vous n'exigerez pas de moi que je vous faſſe un long détail des nouveaux ragoûts, que la mode a introduits ; & ſi vous l'exigiez, Monſieur, j'y ſerois fort embarraſſé.

Nec ſomnum plebis laudo ſatur altilium,
nec
Otia divitiis Arabum liberrima muto.

Mais je ferai deux remarques importantes. La prémière, que ce Luxe de table énerve & corrompt la Nation, déja trop ſenſible, trop amollie, trop portée au voluptueux. Tous ces ſucs diſtillés, toutes ces liqueurs brulantes, tous ces feux retenus avec art, ruinent la ſanté & rendent les hommes moins forts, moins

moins courageux, moins propres à un travail continu. D'ailleurs, ceux qui paſſent pluſieurs heures de ſuite à table, n'en ſortent que pour ſe retrouver avec les mêmes convives, ou avec d'autres d'un goût plus dépravé : *Scurræ, Hiſtriones, Aurigæ, quibus illi amicitiarum dehoneſtamentis mire gaudent.* Qu'en arrive-t-il ? c'eſt que les converſations frivoles & les dépenſes plus frivoles encore, que fait naitre un long repas, ne s'oublient pas aiſément ; elles continuent tout le reſte du jour, ou de la nuit. Le même eſprit ſe renouvelle, & règne d'un bout de l'année à l'autre.

Qu'en arrive-t-il encore ? C'eſt que le ſoin de tenir une table exquiſe & curieuſe, ſoit en vins, ſoit en mets recherchés, paſſe dans l'eſprit de bien des gens pour une affaire importante, & que le choix d'un Chef de Cuiſine, que les CONDE'S & les TURENNES regardoient comme un domeſtique ordinaire, eſt devenu aujourd'hui plus difficile & d'une plus grande diſcuſſion que le choix d'un Secretaire pour le Maitre, ou d'un Gouverneur pour les Enfans de la maiſon. Mais outre que tout ce détail a quelque cho-

choſe de bas & de puérile, c'eſt encore le moyen le plus propre pour n'avoir chez ſoi qu'une compagnie mêlée, pire ſouvent que la mauvaiſe compagnie. Un trait de Cicéron fera voir ce que penſoit là-deſſus cet homme ſi judicieux. Se trouvant un matin chez Pompée, on apporta au Général Romain un poiſſon extraordinaire, une eſpèce de monſtre marin. Il pria auſſi-tôt Cicéron de venir ſouper avec lui, & Cicéron le lui promit. Pendant qu'ils continuoient à s'entretenir, pluſieurs autres Romains entrérent chez Pompée, & il les invita pareillement tous à ſouper. Cicéron, qui s'apperçut que le nombre des convives groſſiſſoit à chaque moment, répétoit tout bas à Pompée avec un ſouris malin: *Piſcis hic non eſt omnium.* La bonne compagnie n'eſt pas ſi nombreuſe. Il y faut plus de choix.

Que les délicateſſes & les rafinemens de la bonne chère énervent & affoibliſſent les eſprits, cela n'eſt que trop certain, & par malheur que trop commun. Les plaiſirs ne doivent être pris qu'en paſſant, & pour tout dire ici, qu'en les effleurant. S'y arrête-t-on avec trop

de

de complaiſance ? l'ame ſe trouve toute anéantie. Il ſemble qu'on ne l'ait reçue que pour la perdre. Un homme livré aux excès de table, qui s'en fait une occupation ſérieuſe, n'eſt preſque plus capable d'aucune force ni d'aucun trait de grandeur d'ame. Il rampe toujours terre à terre. Quelqu'un ayant oſé dire à HENRI IV, que malgré la décadence de la Ligue, le Duc de Mayenne étoit toujours redoutable, ce Prince répondit d'un air moqueur : *Comment ! vous voulez que je craigne un homme qui eſt plus longtems à table, que je ne ſuis au lit ?*

Ma ſeconde remarque tombe ſur la coutume preſque générale où l'on eſt d'avoir dans toutes les maiſons, des Cuiſiniers & des Aides de Cuiſine. Cette coutume ſuivie ſans ménagement, & autoriſée par tous les nouveaux parvenus, cauſe un très grand mal parmi le menu peuple. Car comme la France fournit tout le reſte de l'Europe de Cuiſiniers & de Valets-de-Chambre, emplois & métiers qui font la fortune des petites gens, on ne ſauroit croire combien cela les détourne des travaux plus eſſentiels & plus utiles à la ſociété. Autrefois il n'y avoit

que

que des Cuiſinières, même chez les perſonnes du rang le plus diſtingué. Cette occupation ſédentaire convenoit à des femmes & à des filles, qui par leur propreté, par un goût ſimple, mais juſte, entretenoient un ménage avec décence. Nos ayeux n'avoient point d'autres domeſtiques dans leurs Cuiſines, ni même à l'Office. Ils ne connoiſſoient point cet art meurtrier, dont on fait à l'envi l'un de l'autre tant de cas. Tout ce qu'ils mangeoient étoit ſain : tout ce qu'ils diſoient étoit vrai. Aujourd'hui qu'on ne veut que des choſes préparées à grands fraix, qu'on ne demande que des mets déguiſés avec une ſorte d'induſtrie, qu'on veut du ſingulier par-tout, le nombre de ceux qui travaillent aux apprêts de la bonne chère eſt monté juſqu'à l'infini. C'eſt une eſpèce de République gourmande, & qui ſe ſoutient autant par la liberté impunie des mœurs, que par l'opulence mal acquiſe de tant de gens preſſés de s'enrichir aux dépens des autres.

Mais le châtiment ſuit de près la volupté abandonnée à elle-même. On vieillit avant l'âge marqué par la nature. On

ſe

ſe hâte de vivre, comme ſi la vie étoit devenue un fardeau incommode. A peine la Jeuneſſe eſt-elle exemte des incommodités & des maladies, qui avertiſſent que la mort s'approche, & qui en font par avance ſentir toute l'amertume & toutes les horreurs.

Le Luxe de la table eſt donc un des plus grands inconvéniens du Royaume, celui qui prépare le plus vîte une nation à ſa perte. L'Empereur Charlemagne le penſoit ainſi, lui qui avoit défendu par une Ordonnance particulière aux gens de guerre de boire dans le Camp à la ſanté les uns des autres. Cette invitation Bachique lui paroiſſoit dangereuſe, *d'autant*, die Etienne Paſquier, *que quand un homme a bu à un autre, il tire cela en obligation, voire le tourne à mépris & injure, ſi l'aſſailli ne lui rend la pareille.*

On dit que le Luxe de la table eſt une marque certaine de la proſpérité d'une Nation, à qui tout rit & que tout favoriſe. Mais je crois que cela mérite quelque réfléxion. Toutes les choſes de la vie ſont diſpoſées de manière qu'elles croiſſent juſqu'à un certain point, & qu'enſuite elles commencent à décroitre: de

de manière que la ligne qui ſépare le dernier accroiſſement & le prémier décroiſſement eſt imperceptible. Ainſi, ce qu'on appelle la proſpérité d'un Etat, pourroit bien être le tems de ſa décadence, ou du moins le tems où naiſſent les troubles & les deſordres qui doivent l'affoiblir. On en voit un exemple célèbre dans l'Hiſtoire Romaine. Jamais la République n'avoit été plus agitée que pendant la Dictature de Sylla, jamais l'autorité n'avoit été plus deſpotique ni le pouvoir plus arbitraire. Cependant le Luxe, loin de ſe rallentir, ſe ſoutenoit comme au milieu de la paix & de l'abondance. Sylla porta une Loi ſomptuaire. Mais ce qu'il y avoit de ſurprenant, c'eſt que la Loi ne retranchoit point la magnificence des repas, & ne mettoit point un frein à l'avide & folle intempérance : elle ſe contentoit ſeulement de diminuer le prix des denrées qui ſervent à la bonne chère. Et parmi ces denrées, qu'il s'en trouve de délicates, d'une recherche curieuſe, & qu'à peine on connoit aujourd'hui ! Que de poiſſons rares ! Que d'oiſeaux plus rares encore ! Quelle eſpèce de Loi ſomp-

tuaire étoit-ce donc, que la Loi portée par Sylla ? Il ne sauvoit point les mœurs, il les corrompoit au contraire davantage, il rendoit plus communes toutes les amorces du goût, & mettoit chacun en état de se procurer des plaisirs à peu de frais. En vérité, c'est pousser le Luxe à bout, que d'avoir gratuitement ou presque gratuitement tout ce que le Luxe offre de plus exquis. Quel siècle a réellement été plus malheureux, quoique fertile en toutes sortes d'excès, que celui de Sylla ?

Les mœurs, une fois dépravées dans un Etat, ne se rétablissent plus, ou ne se rétablissent que très rarement. On juge bien que le Luxe de la table ne fit qu'augmenter depuis la Dictature de Sylla, & que la facilité applaudie de se livrer aux voluptés de toute espèce, les rendit comme nécessaires à une ville où abondoient des hommes de tant de caractères différens, où la Vertu n'étoit plus en honneur ni en crédit, où l'on se trompoit mutuellement & sans garder aucune bienséance, où la fureur d'accumuler des richesses les unes sur les autres, & de les acquérir par les voies les

plus criantes, étoit pouſſée à l'extrême. *Ibi ſunt*, pouvoit-on dire avec Pétrone, *& cadavera quæ lacerantur & corvi qui lacerant.* Au milieu de tous ces deſordres, quelques Magiſtrats, ſenſibles au devoir de leurs charges, publiérent des Loix ſomptuaires. C'étoient comme les derniers ſoupirs de la Vertu expirante parmi les Romains. Un de ces Magiſtrats, en publiant la ſienne, ſe condamna à n'aller jamais manger en ville, de peur, diſoit-il, de voir impunément violer la Loi qu'il avoit portée : *ne teſtis fieret contemptæ legis quam ipſe bono publico pertuliſſet.* Mais ce qui parut ridicule aux yeux mêmes des Romains, tout corrompus qu'ils étoient, ce fut l'audace du Triumvir Marc-Antoine, qui fit des réglemens ſévères contre le Luxe de la table, lui qui portoit ce Luxe au-delà de toutes les bornes, voluptueux par goût & par oſtentation ; lui qui employoit des ſommes conſidérables pour ſe faire admirer des convives qu'il raſſembloit chez lui, & pour leur offrir tout ce que la terre, les mers les plus éloignées, & même l'air renfermoient de plus rare & de plus exquis : *quidquid mari, aut terrâ,*

aut etiam cœlo gigneretur, ad ſatiandam ingluviem ſuam natum exiſtimans.

L'Auteur du Livre intitulé, *Préſages de la décadence des Empires*, met le Luxe de la table au nombre de ces Préſages ; & il ajoute que pour bien connoître le génie qui règne à la Cour d'un Prince, quelque puiſſant, ou quelque foible qu'il ſoit, deux choſes méritent d'être examinées : les opinions qu'il favoriſe : & l'eſpèce de Luxe qui lui revient davantage, & qu'il inſpire à ſes Menins, à ceux qu'il honore de ſon amitié. Combien donc eſt-il à ſouhaiter que les Loix ſomptuaires, anciennes & nouvelles, ſe rétabliſſent en France, & que les ſages Magiſtrats à qui il appartient de faire obſerver ces Loix, y veillent avec la dernière exactitude ! C'eſt alors qu'on dira véritablement, & ſans craindre aucun reproche : *Leges bonæ ex malis moribus procreantur.*

Le Luxe des habits eſt auſſi exceſſif parmi nous que celui de la table, & je ne m'en étonne point. La France eſt aujourd'hui le Pays du faſte & de la décoration. Les mœurs ſimples, & conformes à la nature, en ſont bannies. L'air

de

de décence & de modeſtie y eſt mépriſé, & on veut à ſa place je ne ſai quoi d'inſolent & d'audacieux, une contenance de Petit-Maitre. Chacun aſpire à un rang plus élevé qu'il ne doit, chacun s'applique à paroitre plus qu'il n'eſt; & à faire plus de dépenſe, à mener un plus grand train qu'il ne peut. On trompe: on eſt trompé. Ce n'eſt point l'Homme qu'on cherche en France, ce n'eſt point à lui qu'on s'attache; c'eſt une eſpèce de Fantôme orné d'une certaine manière, & plié ſuivant la mode & ce qui ſe nomme le bel uſage; c'eſt un maſque, un Acteur de théatre, qu'on demande & ſur lequel on jette les yeux.

L'homme d'eſprit, l'homme de mérite échapé preſque toujours, tandis que celui qui ne s'occupe que de ſon extérieur, eſt remarqué; & s'il s'apperçoit qu'on ne le remarque pas aſſez promptement, il en avertit.

Sur ce tableau, on juge ſans peine que le François eſt curieux de ſa parure & de la manière de ſe mettre. Ce qui le flatte davantage, c'eſt un maintien impoſant, c'eſt une envie conſtante de briller: & pour cela, rien ne lui

coutes rien ne l'arrête, il se porte à toute sorte de dépense. De-là tant de changemens d'habits, tant de parures bizarres & souvent ridicules : de-là ce flux continuel de modes, ces bagatelles étudiées, ces niaiseries tournées en choses importantes. *Quelle folie*, dit Mezerai, *quelle vraie folie ! Quelle plus grande marque d'ignorance & de legereté !* Il parloit ainsi, à l'occasion des Gentilshommes François, qui ayant toujours été fort sobres & fort modestes en habits, s'aviserent sous le Roi Jean, célèbre par ses imprudences, de s'orner de pierreries comme des femmes, & de porter sur leurs bonnets des aigrettes & des bouquets de plume.

J'ai remarqué que plus les règnes ont été longs & sérieux en France, plus on y a été occupé de grandes choses, & moins le Luxe des habits a eu la vogue. Tout au contraire, plus les règnes ont été foibles & amortis, plus le Luxe a triomphé ; & avec ce Luxe qui d'abord inonde tout, plus il y a eu de gens d'Affaires entraînés par une folle avidité, plus de Fermiers-Généraux qui ont tyrannisé les peuples, enfin, plus de dissipa-

ſipation des Finances de la part du Prince. Le règne de Henri III en eſt une preuve éclatante. Tandis que les Courtiſans s'amuſoient à des Jeux bas & puériles, qu'on ſe partageoit entre les débauches outrées & les dévotions extérieures & de parade, entre les voluptés prolongées bien avant dans la nuit, & des eſpèces de maſcarades Eccléſiaſtiques pendant le jour, le Luxe des habits n'eut aucunes bornes. *Aux noces de Joyeuſe*, dit Mezerai, *tous les conviés changerent d'habits ſi riches & ſi précieux, que les draps d'or & d'argent n'y avoient point de luſtre. Il y en avoit qui contoient dix mille écus de façon. Enfin la dépenſe y fut ſi prodigieuſe, que le Roi pour ſa part ſeulement n'en fut pas quitte à moins de quatre millions.*

Cependant, ſous un règne ſi dépravé, dans un tems *où la corruption étoit telle que les farceurs, bouffons, femmes de mauvaiſe vie & mignons avoient tout le crédit auprès du Roi*, on ſe moquoit de ces grandes profuſions en habits. Mais celui qui le fit avec le plus d'eſprit, étoit Buſſi d'Amboiſe. Dans une Fête que donna le Roi *deſeſpérément brave, friſé & gau-*

deronné, & où ſes jeunes mignons étoient autant ou plus braves que lui, Buſſi d'Amboiſe parut habillé tout ſimplement & modeſtement, *mais ſuivi de ſix Pages vêtus de drap d'or friſé, diſant tout haut, que la ſaiſon étoit venue que les bélitres ſeroient les plus braves.*

Mais comme ce n'eſt point ici l'Hiſtoire du Luxe des habits que je prétens écrire, je vais au-plutôt me rapprocher du tems préſent. Tems heureux ! diſent les uns, où l'eſprit a acquis toute ſa perfection; où l'on voit plus diſtinctement, l'on penſe plus finement, l'on raiſonne plus conſéquemment qu'on n'avoit fait juſqu'ici; où les agrémens répandus rendent la vie ſi douce & la ſociété ſi aimable que rien n'en approche. Tems malheureux ! diſent les autres, où non ſeulement les vertus, mais encore les bienſéances ſont dédaignées; où les mœurs ne ſont plus que ce que les bizarreries de la Cour en ordonnent; où l'on ſe croit plus habile, parce qu'on décide plus hardiment; où les bagatelles, le goût des riens, une contenance, une ſuite de manières étudiées, font l'homme de mérite, ou du moins l'homme à la mode.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, le Luxe des habits eſt un vrai deſordre dans un Etat, dès que ce Luxe va à confondre tous les rangs, & à mettre de niveau ceux que la naiſſance ou les emplois doivent néceſſairement diſtinguer. Les velours par exemple, les droguets & les cannelés de ſoie, ſont devenus ſi communs ces dernières années, qu'on en a preſque honte. La plupart de ceux qu'enivre l'opulence, las de porter un habit, le donnent au bout de quinze jours ou de trois ſemaines à certains domeſtiques privilégiés, leſquels ſe faufilant dans la meilleure Bourgeoiſie, lui inſpirent le goût des étoffes recherchées. C'eſt-là une des cauſes du Luxe. Mais en travaillant à le réformer, je n'ai point la ridicule manie de ces Légiſlateurs qui voudroient déterminer une couleur & une façon d'habits pour chaque état & chaque condition. Tout au contraire, la variété des ajuſtemens, bigarrés à l'infini, fait un des plus beaux ſpectacles des grandes Villes. L'uniformité ennuyeroit & déplairoit à chaque pas.

Une autre cauſe du Luxe, & plus grande encore, c'eſt la fureur qu'ont tous les

jeunes gens de vouloir paroitre. Et comme la plupart n'ont pas les moyens de le faire auſſi ſuperbement qu'ils le ſouhaitent, ils contractent des dettes dont ils ſe reſſentent tout le reſte de leur vie.

Il y a plus. Accoutumés qu'ils ſont à un extérieur brillant, ils conſervent le même goût & s'embarraſſent peu de cultiver leur eſprit ordinairement vuide de penſée, & d'orner leur ame qui paroit ſe refuſer à tous leurs beſoins. Auſſi voit-on dans l'âge avancé des hommes qui au-lieu de ſonger à une vertu mâle & généreuſe, au-lieu de s'élever à de nobles ſentimens, ſont plus minces que des femmes, & paſſent une partie de leur vieilleſſe avec des Tailleurs, des Brodeurs & d'autres gens de cette trempe. Ils ſe flatent de réparer à force de parures les rides de leur viſage ſuranné & preſque moiſi, & ils n'en ſont que plus ridicules.

On dira peut-être que le Luxe des habits entretient les Manufactures & hâte la conſommation, ſoit des étoffes de laine & de ſoie, ſoit des draps d'or & d'argent, qu'on demande de toutes parts. Plus de gens ſe livrent au Luxe & s'y livrent ſans aucun ménagement, plus l'induſtrie eſt

ai-

aiguiſée, & plus l'amour du gain augmente. A cela je répondrai deux choſes. La prémière, que toutes nos Manufactures, par le génie même de la Nation qui n'eſt que trop connu, ont une deſtinée malheureuſe. D'abord, elles ſe piquent d'arriver à une certaine perfection, & de profiter de l'empreſſement déclaré qu'a le public pour toute nouveauté. Cette perfection acquiſe, les Manufactures accréditées dégénèrent, & cela d'autant plus vîte que la conſommation eſt plus grande. Car en France, dès qu'une marchandiſe réuſſit, tout le monde y court. C'eſt un feu dévorant. Mais bientôt le relâchement, la malefaçon, la fraude s'y mêlent. A leur ſuite, marche une décadence générale.

Ainſi, les Manufactures du Languedoc ſe ſont perdues, & le commerce du Levant nous a été pour la plus grande partie enlevé par les Anglois. Ces Manufactures fourniſſoient ſeules des draps de toutes couleurs dans les Echelles du Levant, & le débit en étoit ſi prompt, le gain ſi aſſuré, qu'on ſe mit à les travailler avec moins de ſoin. On ne doutoit point que les Turcs, accoutumés aux étoffes de France,

ce, ne continuaſſent à s'en ſervir, & on les crut aſſez dépourvus de ſens pour ne pas s'appercevoir de la qualité inférieure des draps qu'on leur portoit. Au relâchement ſuccéda la malefaçon, & à la malefaçon la fraude & l'impoſture; de ſorte que les Anglois, plus fins & plus adroits que nous, ſe ſont attirés ce commerce, qu'ils ſoutiennent avec beaucoup d'exactitude & de bonne-foi. En général, les François ſont accuſés d'infidélité dans tout le commerce qu'ils font avec les Pays étrangers. Auſſi les craint-on juſtement par-tout: on ne peut ſe fier ni à leurs Montres ni à leurs Factures. Les Eſpagnols ſi ſouvent trompés auroient bien lieu de parler, eux qui aiment encore mieux traiter avec les Anglois, quoique leurs ennemis déclarés, que d'avoir affaire aux François, malgré l'union politique des deux Couronnes.

L'autre inconvénient qui nait du Luxe des habits, c'eſt que les bonnes Manufactures du Royaume, les Manufactures utiles, s'abâtardiſſent & ſe perdent enfin pour d'autres Manufactures moins utiles, & qui méritent moins d'être conſervées. C'eſt ainſi que les draps diminuent tous

les

les jours de qualité, à meſure que les velours & les droguets de ſoie ont pris faveur, non-ſeulement ceux fabriqués dans le Royaume, mais encore ceux qu'on y introduit par fraude, comme les velours de Gènes. C'eſt ainſi que les étoffes de ſoie, les Gros de Tours, ont été peu à peu négligés par le débit augmenté des damas & des ſatins de Lyon qui étoient devenus à la mode, & qu'on recherchoit de préférence.

On s'apperçoit au prémier coup d'œil, que ſi les hommes exagèrent le Luxe des habits, les femmes l'exagèrent encore davantage. *Virorum hoc animos vulnerare poſſet : quid muliercularum, quos etiam parva movent ?* Eſclaves de toutes les modes, elles les ſuivent ou les parcourent toutes. *La façon de ſe vêtir préſente*, comme parle Montagne, *leur fait incontinent condamner l'ancienne, d'une réſolution ſi grande & d'un conſentement ſi univerſel, que vous diriez que c'eſt quelque eſpèce de manie qui leur tourmente ainſi l'entendement. Parce que les changemens ſont ſi ſubits en cela, que l'invention de toutes les tailleuſes du monde ne ſauroit fournir aſſez de nouveautés, il eſt force que les modes*

des mépriſées reviennent en crédit, que celles-là même tombent en mépris tantôt après, & qu'un même jugement prenne en l'eſpace de 15 ou 20 ans non diverſes formes & opinions ſeulement, mais contraires, d'une inconſtance, & d'une légèreté incroyable.

Voilà une foible eſquiſſe des bizarreries & des diſparates de la Mode, de cette Reine impérieuſe qui gouverne tout en France, habillemens, meubles, ouvrages d'eſprit, mœurs, ſentimens, religion même. Mais ſi ſon pouvoir eſt par-tout bien grand, il l'eſt encore plus en ce qui regarde le Luxe. Combien, pour ſatisfaire à notre inconſtance naturelle, ne faut-il pas de formes différentes d'habits, de meubles différens ? Combien d'étoffes de ſoie, de tiſſus d'agrémens, de dentelles d'or & d'argent, qui naiſſent, renaiſſent & meurent tour à tour ? Il ſemble que chaque luſtre un nouveau peuple, un peuple étranger, vient s'établir en France, & qu'il ne reſſemble ni de mœurs ni d'habits, à peine même de viſage, au peuple qui l'a dévancé, au peuple qu'il remplace.

A l'égard du Luxe que les femmes ſavent

vent toujours rafiner & qu'elles portent peu à peu à l'extrême, j'oſe aſſurer d'après Mezerai *qu'il commença ſous le regne de François I. qu'il ſe rendit preſque univerſel ſous celui de Henri II. & ſe déborda enfin juſqu'au dernier point ſous Charles IX. & ſous Henri III.* On ſait quels progrès il a faits depuis. Mais pour ne parler ici que de François I. on remarque que ce Prince, qui avoit beaucoup de goût pour toutes les choſes d'éclat & qui aimoit fort à faire montre de ſa puiſſance & de ſa grandeur, attira les Dames à ſa Cour, perſuadé, comme dit Mezerai, *que tout ce beau monde rehauſſeroit l'éclat de ſes pompes, joint qu'il étoit d'inclination amoureuſe. Du commencement cela eut de fort bons effets, cet aimable ſexe y ayant amené la politeſſe & la courtoiſie, & y donnant de vives pointes de généroſité aux ames bien faites.* Mais les mœurs s'étant depuis corrompues, *ce qui étoit une belle ſource d'honneur & de vertu*, devint l'amorce de tous les vices & le prix de toutes les lâchetés.

La troiſième branche du Luxe eſt d'un détail infini. Elle comprend les équipages, les livrées, les ameublemens qui changent chaque jour, enfin, *toutes ces ma-*

magnificences, comme dit Mezerai, *que le luxe invente & que Paris, le théatre des merveilles, admire avec reſpect, & convient toujours n'avoir jamais rien vu de ſemblable.* Elle comprend encore tous ces petits meubles, tous ces bijoux d'or & d'argent, gravés, ciſelés, damaſquinés, artiſtement travaillés, dont en général les François ſont ſi curieux, & parmi les François encore, ce qu'on appelle le beau monde. Et n'allez pas croire qu'il n'y ait de ce beau monde qu'à la Cour & à Paris. Toutes les villes de Province en ont à leur manière, les unes plus, les autres moins. Le Clergé lui-même a ſon beau monde; jeunes Abbés leſtes & galans, qui ne ſongent qu'à plaire aux Dames & ne s'uſent point ſur les bancs de l'école; Chanoines gras & bien nourris, promts à ſe réjouir, & lents à ſe rendre aux Offices preſcrits; Evêques enfin qui ignorent la réſidence dans leurs Diocèſes, & s'endettent pour briller dans la Capitale. Il eſt certain qu'avant le règne de François I. on ne voyoit point à la Cour ni à Paris, tout ce ramas de gens d'Egliſe, qui n'y ont d'autre occupation que le plaiſir, & l'amuſement des autres. *Si ce fut un grand*

Roi,

Roi, dit Brantome, *on ne peut s'empêcher de le blâmer de deux choſes qui ont apporté pluſieurs maux à la Cour & en France, non ſeulement pour ſon règne, mais pour celui des autres Rois ſes ſucceſſeurs ; l'un pour avoir introduit en la Cour les grandes aſſemblées, abord & réſidence ordinaire des Dames ; & l'autre pour y avoir appellé, inſtallé, & arrêté ſi grande affluence de gens d'Egliſe.*

Or tout ce qu'on appelle le beau monde eſt friand de bijoux, qui de Paris ſe répandent dans tout le reſte du Royaume : bijoux dont la mode change deux ou trois fois l'année. Chacun avec ardeur tâche d'en avoir : chacun ſe félicite d'en être nanti. C'eſt un empreſſement, un air de galanterie, de ſe les montrer les uns aux autres. Une tabatière, une canne d'un goût nouveau paroit-elle ? tout le monde en demande. On rougit preſque de n'être pas des prémiers, à qui des meubles ſi jolis aient été préſentés. On ſe plaint de n'en avoir point eu la primeur. On s'accuſe de peu de goût, de peu d'invention.

Tout cela regardé d'un certain biais ne paroit que des bagatelles. Mais qu'eſt-

ce que le Luxe, ſinon une ſuite de bagatelles métamorphoſées en choſes de conſéquence ? Changer la forme de ſes habits & de ſes meubles tous les ſix mois, ne ſemble au fond qu'un jeu, qu'un frêle amuſement. Rien cependant ne marque plus l'inconſtance & la légèreté d'une Nation trop avide de ce qui eſt nouveau, & incapable de ſe fixer. Rien ne marque plus le goût de cette même Nation pour le frivole, pour l'apparent, pour une certaine décoration extérieure. Et combien un pareil caractère ne donne-t-il pas lieu à des dépenſes inutiles & ſuperflues, au Luxe en un mot qui a paſſé toutes les bornes ? Ce Luxe eſt encore autoriſé, tant par les fortunes immenſes & ſubites qu'on fait dans le Royaume, que par l'opulence mal réglée de tous ces hommes nouveaux qui paroiſſent tout-à-coup ſur la ſcène, & qui le plus ſouvent ſortent de la plus baſſe origine. C'eſt les ménager, que de ne point parler de leur naiſſance, ni de leur éducation.

Je ſuis avec les ſentimens les plus diſtingués, Monſieur &c.

EXA-

EXAMEN

DU IX. CHAPITRE

DE L'ESSAI POLITIQUE SUR LE COMMERCE,

Lequel renferme une eſpèce d'Apologie du Luxe.

Raro & perpauca loquentis.

I.

„ NOus voilà conduits à la matière
„ du Luxe & de ſes ouvriers,
„ l'objet de tant de vagues déclamations,
„ qui partent moins d'une ſaine connoiſ-
„ ſance, ou d'une ſage ſévérité de mœurs,
„ que d'un eſprit chagrin & envieux.

L'Auteur de *l'Eſſai Politique ſur le Commerce* ſuppoſe ſans preuve, que ceux qui

combattent le Luxe, ne le font que par une rigueur mal-entendue, ou par une auſtérité de mœurs portée trop loin. Je penſe au contraire que le vrai motif qui les anime, eſt l'amour du bien public, cet amour ſi ignoré aujourd'hui, & qui peut ſeul engager un honnête-homme à dire librement ce qu'il penſe, ſans craindre de bleſſer les oreilles de ces Critiques de profeſſion qui affectent un air difficile, afin de paroitre plus délicats. En effet, comme le diſoit Mr. de Thou dans la Préface de ſa grande Hiſtoire, on n'aime véritablement ſa Patrie, que lorſqu'on attaque les erreurs & les folles préventions qui s'y répandent avec d'autant plus de viteſſe, que perſonne ne s'y oppoſe.

II.

„ Si les Hommes étoient aſſez heu-
„ reux pour ſe conduire par la pureté
„ des maximes de la Religion, ils n'au-
„ roient plus beſoin de Luxe. Le devoir
„ ſerviroit de frein au crime & de motif
„ à la vertu, &c.

Hé quoi! parce que les Hommes, aveugles ſur leurs intérêts propres, & peu tou-

touchés de ce qui doit faire leur bonheur, s'écartent de la Religion, faut-il établir des principes qui rendent inutiles les grands ſentimens que cette Religion inſpire ? Tout au contraire, ne doit-on pas les y ramener par des inſinuations douces & adroites ? Ne doit-on pas leur faire ſentir que la ſource de toutes les Loix eſt dans la Religion naturelle, accrue & fortifiée par la Religion révélée ; enfin, que Dieu n'a rien preſcrit à l'homme que ce qui pouvoit convenir à un Etre qu'il a lui-même créé raiſonnable ?

III.

„ Le Militaire n'eſt valeureux que par „ ambition, & le Négociant ne travail- „ le que par cupidité.... Le Luxe leur „ devient un nouveau motif de travail.

La Nation Françoiſe, déja aſſez avilie par tant de circonſtances malheureuſes, le ſeroit bien davantage, ſi ce que dit ici l'Auteur de *l'Eſſai ſur le Commerce* étoit vrai. Un Militaire, homme de condition & plein de courage, ne prend le parti des Armes que parce que ce parti, le plus noble de tous, eſt ſon élément. Il

n'a point d'autre profeſſion à embraſſer. C'eſt la ſienne. Les uns s'y avancent, les autres ſe retirenr au bout d'un certain nombre de Campagnes. Mais en vérité, ils ne ſongent point tous à vivre dans le Luxe : ce ne fut-là jamais leur but. La plupart même ſe ruinent, & obligés enſuite de vivre avec une médiocre penſion, ils trainent une vieilleſſe languiſſante & dénuée de tous ſecours. A l'égard des Négocians, ils travaillent pour ſe mettre à leur aiſe, pour ſe procurer les commodités de la vie, pour bien établir leur famille. Il eſt vrai que pluſieurs d'entre eux aiant fait une fortune rapide & peu méritée, ſe livrent ſouvent au Luxe, & s'y livrent ſans aucun ménagement. Mais qu'en arrive-t-il ? leur ruine totale, des banqueroutes frauduleuſes, plus communes encore en France que par-tout ailleurs.

IV.

„ Le Luxe eſt une ſomptuoſité ex-
„ traordinaire, que donnent les richeſ-
„ ſes & la ſécurité d'un Gouvernement ;
„ c'eſt une ſuite néceſſaire de toute So-
„ ciété bien policée. Re-

Retranchons le mot de Luxe, & diſons que l'abondance eſt la véritable marque d'un Gouvernement bien réglé, d'une Société où règne une ſage Police. Qu'on laiſſe l'autorité due aux Loix, ſans les gêner par des ſurſéances & des évocations odieuſes; qu'on entretienne une Police qui embraſſe également toutes les conditions, qui s'étende ſans faveur à tous les états, qui ſoulage les miſères humiliantes des pauvres, & réprime les libertés indiſcrettes des opulens & des riches; on verra règner l'abondance, qui comme une eau fertile ſe répandra par-tout. Mais que les Loix ſoient renverſées, que la Police affoiblie ne s'obſerve plus, on verra diminuer l'abondance, & le Luxe prendre ſa place: on verra de folles profuſions en choſes indécentes, des dépenſes qui loin d'augmenter la félicité publique, ſembleront en quelque manière une inſulte faite aux mœurs, au goût, à la raiſon.

V.

„ Des bas de ſoie étoient Luxe du
„ tems de Henri ſecond, &c.

Quoi qu'on en diſe, les bas de ſoie n'étoient pas alors Luxe, mais une choſe chère : ce qu'il faut bien diſtinguer. On ſentoit parfaitement au milieu d'une Cour auſſi voluptueuſe, & en même tems auſſi fine, que celle de Henri II., combien il étoit à ſouhaiter que l'uſage de la ſoie devînt plus commun : mais en attendant, peu de perſonnes y pouvoient porter la main. Quand au commencement du dernier ſiècle, graces aux attentions bien-faiſantes des Jéſuites, la priſe de Quinquina valoit cinquante francs, étoit-ce un Luxe d'y avoir recours pour chaſſer la fièvre ? Il falloit ſeulement être riche.

VI.

„ Lorſqu'un Etat a les hommes néceſſaires pour les terres, pour la guerre „ & pour les manufactures, il eſt utile „ que le ſurplus s'emploie aux ouvrages „ du Luxe.

Je doute 1°. que quand les terres ſeront bien cultivées, les troupes complettes, les manufactures remplies d'ouvriers, il y ait des hommes de ſurplus dans un Etat

Etat tel qu'il ſoit. 2°. En ſuppoſant même qu'il y ait des hommes de ſurplus, manque-t-il d'ouvrages publics où l'on puiſſe les employer ? de nouveaux chemins à applanir, des ponts à bâtir, des hôpitaux à relever, des communications de rivières à pratiquer ? Toute la reſſource eſt donc le Luxe, on ne peut autrement éviter l'oiſiveté ! Eſt-ce là parler en Légiſlateur ?

VII.

„ Dans quel ſens peut-on dire que „ le Luxe amollit & dégrade une Nation „ &c ?

Il me paroit que c'eſt dans le ſens le plus ſimple & le plus naturel. Le Luxe conduit à tous les excès, puiſqu'il eſt lui-même un excès. C'eſt le rafinement de l'abondance. C'eſt un ajouté ſouvent ridicule à l'utilité, au commode, à l'agréable que peuvent donner les richeſſes.

VIII.

„ Lorſque dans les dernières guerres „ nos Armées ont été battues, il y rè-

„ gnoit bien moins d'abondance que dans „ le tems brillant de nos victoires. Le „ Luxe eſt en quelque façon le deſtruc- „ teur de la pareſſe & de l'oiſiveté.

J'avoue que dans le tems de nos proſpérités, lorſque nous donnions la loi à toute l'Europe ſoumiſe & intimidée par le bruit de nos armes, j'avoue, dis-je, que l'abondance règnoit parmi nos troupes. Elles étoient bien payées, bien nourries, bien vétues. Les Généraux attentifs reſpectoient la vie des hommes, & ne les expoſoient qu'à propos. Que les choſes ont changé depuis ! Nos troupes réduites aux dernières extrémités, tranſies de froid, manquant de pain, ſacrifiées par des Officiers ignorans ou téméraires, ont été battues. Certainement, le Luxe n'y avoit point de part. Mais il n'en étoit pas ainſi par rapport aux Officiers. Ils avoient tous des chaiſes de poſte, tous des fourgons, un grand nombre de domeſtiques. Leurs tables étoient ſervies délicatement. Le moindre Officier avoit une toilette à l'Armée, une robe de chambre. C'étoit-là le triomphe du Luxe. Mais il faut paſſer vîte ſur des choſes ſi odieuſes, & oubliant ce qui

eſt

eſt honteux à la Nation, tâcher d'imiter ce qui ſe pratiquoit ſous le grand Condé, ſous l'attentif & l'exact Turenne, ſous le ſévère Catinat.

IX.

„ Le Luxe d'une Nation eſt reſtreint „ à un millier d'hommes, rélativement à „ vingt millions d'autres non moins heu- „ reux qu'eux, lorſqu'une bonne Police „ les fait joüir tranquillement du fruit de „ leur labeur.

Il me paroit que le Luxe & la bonne Police ſont deux choſes incompatibles. Elles ſe chaſſent, ſe détruiſent mutuellement. L'Auteur de l'*Eſſai ſur le Commerce* confond toujours le Luxe avec l'abondance, qui eſt véritablement la ſuite d'une bonne Police & ſon principal objet. Cette Police veut que tout le monde ſoit heureux ſous un Gouvernement ſage & modéré, que tous les Citoyens contribuent ſuivant leur induſtrie & leurs facultés au bien public. Mais elle ne veut pas que quelques-uns d'entre eux ſe ruïnent en folles dépenſes, & inſultent en quelque manière aux autres.

tres. Cela ne peut cauſer que haine & jalouſie.

X.

„ C'eſt peut-être le Luxe qui a ban-
„ ni des Villes & de l'Armée l'yvrogne-
„ rie, autrefois ſi commune, & bien plus
„ nuiſible pour le corps & l'eſprit.

Chaque vice, chaque défaut a ſon tems. On veut aujourd'hui des liqueurs quinteſſenciées, des feux agréables & brulans. Il y a des Provinces où l'on s'enyvre encore : il y en a d'autres où l'on ſe pique un peu plus de ſobriété. Dans les campagnes, preſque tous les Gentilshommes oiſifs ſont adonnés au vin. La chaſſe remplit les intervalles que les plaiſirs de la table laiſſent vuides. Mais qu'on ne s'y trompe point, tout à peu près revient au même.

Suum quemque decet. Quibus divitiæ domi
ſunt, ſcaphio & cantharis
Batiolis vivunt : at nos noſtro Samiolo po-
terio,
Ut ut eſt, vivimus.

XI.

XI.

„ Le vague ſe trouvera toujours dans „ la Politique, lorſqu'elle ne ſera point „ ramenée à ſes principes ſimples & gé- „ néraux, qui ſont ſuſceptibles de toute „ la démonſtration que la Morale peut „ comporter.

Il ne faut, pour condamner le Luxe, que ces deux choſes ; recourir aux prémiers principes & de la Morale & de la Politique, qui ſe prêtent mutuellement la main. Ces principes, réunis & combinés enſemble, font voir combien le Luxe eſt pernicieux. D'un côté, la Juſtice en eſt bleſſée, on manque à la *bienfaiſance* dûe aux autres hommes : de l'autre, on nuit à la Société, en tournant à des bagatelles, des dépenſes qui ſeroient mieux employées à des choſes utiles & eſſentielles. C'eſt-là l'effet du Luxe.

XII.

„ Lorſque dans les dernières guerres, „ les Armateurs des Villes maritimes re- „ ve-

„ venoient, chargés des dépouilles enne-
„ mies, étaler leur opulence par des
„ profuſions extraordinaires, c'étoit le
„ lendemain à qui feroit de nouveaux ar-
„ memens, dans l'eſpérance de gagner
„ dequoi faire les mêmes dépenſes. C'eſt
„ à ce motif que nous devons les grands
„ ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat, &
„ les actions étonnantes des Flibuſtiers.

L'Auteur de l'*Eſſai ſur le Commerce* n'eſt pas fort inſtruit de ce qui regarde les armemens en courſe, & les voyages de la mer du Sud. Il eſt vrai que quelques intéreſſés tant à ces voyages qu'à ces armemens, les Volontaires, les Officiers ſubalternes, ſe ſont portés à des dépenſes extravagantes. Mais tous n'ont point agi de la même manière, heureuſement pour eux, plus heureuſement encore pour le bien du Royaume. Qu'on le demande à Saint Malo, à Nantes, à Bordeaux, à Bayonne. Le Luxe n'a détruit que les fous; les ſages ont ménagé leurs fonds pour continuer leur commerce, ou faire de nouveaux armemens. S'ils s'étoient oubliés par vanité, ou par amour du plaiſir, bientôt leur ruine totale s'en ſeroit enſuivie. Un plaiſant motif

tif que le Luxe, pour rendre des hommes utiles à un Etat ! Je croirois au contraire que ce motif les y rendroit moins propres. A l'égard des Flibuſtiers, l'exemple eſt offenſant. C'étoient des malheureux ſans loi, ſans mœurs, ſans aucune probité, que la débauche avoit raſſemblés, & qui ſacrifioient à cette même débauche les dépouilles qu'ils enlevoient aux Eſpagnols. C'étoient des voleurs extrèmement braves, des incendiaires pires que les Gots échappés des plages du Nord, & qui ravageoient inhumainement tout ce qui s'offroit à leurs yeux.

XIII.

„ Le ſomptueux Lucullus, encore
„ plus grand Capitaine & auſſi juſte que
„ Caton, fut toujours libéral & bien-
„ faiſant.

Ce n'eſt pas ici le lieu de comparer Lucullus & Caton : le parallèle ſeroit déplacé. Il ſuffit de dire que le prémier fut accuſé d'avarice & d'une ſévérité outrée, tant qu'il commanda les Armées. Rendu enſuite à lui-même, content de mener une vie privée, il ſe jetta dans des pro-

profuſions inouïes. Cicéron, qui vivoit familièrement avec lui, diſoit pour le diſculper, qu'il étoit juſte que Lucullus rendît à la République par ſes magnificences, les richeſſes qu'il avoit amaſſées par ſon avarice ſordide.

XIV.

„ Qu'importe à l'Etat, qu'une ſotte
„ vanité ruine un particulier envieux de
„ l'équipage de ſon voiſin ? C'eſt la pu-
„ nition qu'il mérite, & l'ouvrier plus
„ eſtimable que lui s'en nourrit.

Si ce particulier étoit iſolé, peut-être que ſa ruine importeroit peu à l'Etat. Mais s'il eſt marié, s'il a des enfans, tout l'Etat a intérêt d'empêcher ſa ruine. En effet, par ſes folles dépenſes, ſa femme eſt expoſée à des périls qui doivent allarmer la vertu ; ſes enfans ſont privés de l'éducation qu'il leur doit, & au-lieu de devenir de bons citoyens, deviennent des hommes pervers, ou des oiſifs incapables d'aucune profeſſion honnête. Et cette conſidération ne doit-elle pas ſuffire, pour engager ceux qui en ont le pouvoir, à diminuer les effets du

Lu-

Luxe, & à balancer continuellement les moyens par où une famille s'enrichit, ſe procure des biens utiles, & ceux par où elle s'appauvrit & tombe en décadence? On ne ſauroit par conſéquent donner de trop grandes louanges à l'œconomie & à la frugalité. Elles ſuppléent à ce qui manque du côté des revenus : elles maintiennent les familles, & pour tout dire, les Etats, qui ſont un vaſte compoſé de familles.

XV.

„ Pourquoi ſe récrier ſur tant de fol-
„ les dépenſes ? Cet argent gagné, dans
„ le coffre de l'homme ſomptueux, ſe-
„ roit mort pour la Société.

Je crois que l'argent employé à de folles dépenſes, n'a pas une vie plus réelle que l'argent enſeveli dans un coffre. Il ne procure point la conſommation, qui regarde tous les citoyens : il procure ſeulement le Luxe, qui ſe borne à un petit nombre de gens. C'eſt donc à ceux qui préſident aux divers beſoins de la Société, de propoſer des motifs qui annobliſſent les dépenſes de l'homme ſomptueux :

& comme tout eſt mode parmi nous, que les François prennent volontiers le ton les uns des autres, je jugé qu'on viendroit aiſément à bout de les corriger du Luxe, au moins de celui qui *eſt porté au plus haut point, & même au ridicule*, ainſi que l'Auteur de l'*Eſſai ſur le Commerce* eſt obligé d'en convenir. Les perſonnes en place n'ont qu'à donner l'exemple : on s'y conformera. *Obſequium inde, & æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus & metus.*

XVI.

„ Les hommes ſe conduiſent rarement „ par la Religion. C'eſt à elle à tâcher „ à détruire le Luxe, & c'eſt à l'Etat „ à le tourner à ſon profit ; & lorſque „ nous avons parlé des vaines déclama„ tions, ce n'eſt point de celles de la „ Chaire, où les abus des particuliers ſont „ juſtement foudroyés ; mais de celles „ qui nous ſont communes avec les Sa„ tires des Païens.

Si la Religion conduit rarement les Hommes, c'eſt en partie leur faute, en partie celle des Légiſlateurs & des perſon-

ſonnes qui gouvernent. Leur conduite peu ménagée, la vie voluptueuſe qu'ils mènent, la fauſſeté des principes ſur leſquels eſt appuyée leur Politique, font plus de mal que la Religion ne peut faire de bien. *Non tam imperio nobis opus eſt, quàm exemplo.* Mais loin de l'abandonner pour cela, il faut au contraire tâcher d'y porter efficacement les hommes, il faut leur inſpirer les grands principes: & je ſuis convaincu que dans le détail, on les trouveroit plus ſouples & plus dociles qu'on ne penſe. D'ailleurs, les Satires ingénieuſes des Paiens contre le Luxe, marquent parfaitement que la Raiſon ſeule ſuffit & pour le condamner, & pour s'aſſurer par ſoi-même que c'eſt la plus grande plaie que puiſſe recevoir un Etat.

XVII.

„ Le Luxe ne doit pas être confon-
„ du avec l'uſage des marchandiſes des
„ Indes défendu par le Conſeil du Com-
„ merce. Car c'eſt moins par leur ri-
„ cheſſe, que pour la conſommation d'é-
„ toffes encore plus riches de nos Ma-
„ nufactures.

Les étoffes des Indes ſont fort au-deſſus des nôtres. Leurs couleurs ſont plus vives & plus diverſifiées, que les couleurs des étoffes qu'on fait en France. On a aux Indes plus de cent trente nuances différentes de rouge, & à peine en avons-nous onze ou douze. Il y a plus. Les étoffes des Indes ſe lavent & ſe nettoyent ſans peine, elles perdent rarement leur éclat : au-lieu que les nôtres ſe terniſſent d'abord & prennent un petit œil gras, ce qui vient du débouilli, ou du défaut des *mordans*. En effet, toutes nos ſoies ſe déteignent facilement, & l'air les mange. Mais comme il eſt à propos de ſoutenir nos Manufactures, rien n'eſt plus ſage que de défendre l'entrée des étoffes étrangères, pour procurer le débit & aſſurer la conſommation des nôtres.

XVIII.

„ Le prix des Sucres & des autres „ denrées doit ſe ſoutenir, parce que „ leur conſommation annuelle augmente „ à proportion de leur produit.

Je ſuis fâché que l'Auteur de l'*Eſſai*

ſur

ſur le Commerce ne s'entende pas ici lui-même. Pour le rendre plus clair, & pour nettoyer ſes idées, il me paroit à propos de diſtinguer les denrées qui croiſſent dans le Royaume, de celles qui viennent de nos Colonies. La conſommation des prémières eſt à peu près fixe, & le produit ne l'augmente point, ou du moins l'augmente très peu. Mais comme le Royaume fournit plus de denrées qu'il n'en peut conſommer, c'eſt une choſe néceſſaire qu'il en faſſe part aux pays étrangers. Toute l'Europe s'en reſſent, & la France fertiliſée y trouve un commerce réel, un fonds inépuiſable, malgré les variations qui arrivent ainſi que les plus ou moins de value. Pour les denrées qu'on tire de nos Colonies, comme les Sucres, les Indigo, le Rocou, le Cacao &c. leur conſommation n'augmente point à proportion de leur produit, au moins dans le Royaume ; & ces Colonies ſeroient bien malheureuſes, ſi elles étoient fermées aux étrangers, c'eſt-à-dire, aux Anglois & aux Eſpagnols. Eux ſeuls peuvent les enrichir, & les enrichiſſent effectivement. On a beau s'oppoſer à ce commerce, & le dé-

fendre par des réglemens en secret démentis : il est trop lucratif, pour souffrir une longue interruption : il se reproduit de cent manières différentes.

FRAG-

FRAGMENS

D'UN AUTEUR GREC, trouvés depuis peu dans la Bibliothèque d'Oxford, & traduits en François.

Multa renaſcentur.

FRAGMENS

D'UN AUTEUR GREC,

trouvés depuis peu dans la

Bibliothèque d'Oxford, &c

traduits en François.

FRAGMENS
D'UN AUTEUR GREC
TRADUITS EN FRANÇOIS.

QUelques années après la mort d'Alexandre le Grand, toute la Grèce, dévorée par une ambition qui ne connoiſſoit plus de bornes, ſe trouva dans une confuſion terrible. Le Luxe qui va toujours en augmentant, l'oubli des devoirs les plus eſſentiels, les dépenſes accumulées ſans ordre & ſans goût, l'amour du bien particulier qui exclud l'amour du bien public, tout en un mot avoit perdu & défiguré les différentes Républiques & les Villes libres dont la Grèce étoit compoſée. Plus d'union, plus d'harmonie entre elles. Ici, on vouloit la guerre, quoique ruineuſe & inſenſée : on l'alloit porter dans des régions lointaines, ſans ſe ménager des retraites ni des Places de ſureté. Là, on préféroit la paix, ſans s'embarraſſer ſi elle étoit appuyée ſur des fondemens ſolides.

Plus loin, on languiſſoit dans une crainte baſſe & ſervile : on ſouffroit les affronts les plus cruels, ſans avoir le courage de s'en venger : on ſe contentoit d'excuſes frivoles, au-lieu de recourir hautement à la voie des armes. Plus loin encore, on s'intriguoit, on négocioit frauduleuſement, on ſe trompoit avec art : ce qui eſt toujours le partage des hommes lâches & timides.

Dans ce renverſement général de toutes les Loix que la ſageſſe des Grecs avoit autrefois établies, & qui faiſoient la ſureté réciproque de ceux qui gouvernoient & de ceux qui étoient gouvernés, Athènes paroiſſoit comme un vrai ſquélète. Il n'y avoit plus de pratiques de Religion reſpectées, ni de bienſéances obſervées, ni de vertus récompenſées. Tous les rangs étoient détruits. La confuſion règnoit dans les familles, & elles ne connoiſſoient plus ces ſecours obligeans & mutuels qui les ſoulageoient auparavant. Des étrangers ſortis à peine de l'eſclavage, encore flétris du fer chaud qui les avoit marqués, occupoient une partie des prémières places & faiſoient les importans. On avoit oublié la maxime de Philippe & d'Alexandre, qu'il faloit chercher des hommes propres aux emplois,

& non pas des emplois pour les hommes. Ceux qui avoient été occupés par Léonidas, par Callicles, par Ariſtide, l'étoient alors ou par des gens vils & ſans talens, ou par de jeunes corrompus, ſans mœurs & ſans aucune apparence de probité, ou par des mercenaires qui s'étoient avancés à prix d'argent, & qui trafiquoient ſans choix & ſans meſure de toutes les graces qui dépendoient d'eux.

Les Collèges des Pontifes, principalement des Pontifes qui étoient conſacrés à Minerve la bonne conſeillère, à Apollon de Délos, à Hercule le Dieu fort, à la Fortune des Grecs, avoient perdu tout leur crédit & toute leur conſidération. On ne les regardoit plus que comme des lieux où une molle négligence avoit ſuccédé à la ſévérité des mœurs, l'eſprit de fraude & d'accommodement à l'amour exact de la vérité, de puériles obſervances aux anciens rits de la Religion des Grecs; où l'on n'oſoit penſer ni par ſoi-même, ni pour ſoi-même; où l'on recevoit lâchement le ton de ceux à qui on devoit hautement le donner. Ces Pontifes d'ailleurs, deſaccoutumés d'une vie ſobre, frugale & ſédentaire, ne reſpiroient qu'ambition & qu'avarice,

varice, ſacrifioient tous les égards de leur condition véritablement reſpectable, aux préjugés de ceux qui pouvoient les enrichir & augmenter leurs revenus. Ce qui étoit d'autant plus triſte, que la bonne conduite des Prêtres en général peut faire autant de bien à un Etat, que leur mauvaiſe conduite, expoſée à tous les yeux, lui peut faire de mal.

L'Aréopage ou le Conſeil général d'Athènes, au-lieu d'hommes graves, ſérieux, pénétrés de l'amour de la juſtice & incapables de s'en écarter, n'offroit preſque plus que des jeunes-gens dont le caprice régloit & la forme & le fond des jugemens qui s'y rendoient. Auſſi voyoit-on en moins de huit jours des decrets & des ordonnances contradictoires. Les Citoyens indigens étoient rebutés, ils réclamoient en-vain l'autorité gênée & reſtreinte des Loix : tout étoit fermé à leurs cris, tout étoit ſourd à leurs plaintes, preſque auſſi mépriſées qu'inutiles. Les riches au contraire opprimoient ſans rien craindre ; ils plioient les Juges dociles & intimidés, ſouvent ſuſceptibles d'un certain appas de gain, à leurs volontés particulières. Quelques-uns de ces Juges ſentoient toute la ſervitude où ils étoient

livrés :

livrés : mais ils n'oſoient point faire un généreux effort pour s'en dégager. Et d'ailleurs, ce n'eſt plus aujourd'hui * le tems de dire ce qu'on penſe, ni de penſer ce qu'on doit. Il faut être lâche & flateur.

Les hommes de guerre ſont auſſi dégradés que les autres états de la République: ils n'ont plus le génie qui leur eſt propre : ils ſe diſpenſent des formalités que les Loix ont établies, & ſe mettent au-deſſus de ces Loix mêmes, pour ſe comporter avec toute licence : ils perdent les plus belles occaſions de combattre, par l'uſage où ils ſont de paſſer une partie du jour à table & toute la nuit dans leur lit. Ils ne ſavent rien prévoir ni rien préparer de loin, faute de certaines dépenſes faites à propos, pour payer des eſpions & des coureurs. Ils ne prennent point ſur les événemens le même empire, qu'ils doivent prendre ſur leurs troupes diſciplinées & aguerries. Loin de ſe maintenir dans cette fermeté de conduite

* Juſqu'ici, l'Auteur s'eſt toujours exprimé au *paſſé*, & le voici qui paſſe tout d'un coup au *préſent*, & continue de même juſqu'à la fin. Je reſpecte trop les Anciens, pour mettre cette faute ſur le compte de l'Original : j'aime mieux l'attribuer à un travers d'eſprit du Traducteur, qui aura cru voir ici, je ne ſai pourquoi, un tableau des mœurs de ſon tems. [*Remarque de l'Editeur.*]

duite qui ſiéd aux grands Hommes, ils reçoivent la loi de la néceſſité ou du hazard, & ils perdent à délibérer le tems deſtiné à agir. Enfin, nos gens de guerre ont preſque tous dégénéré de l'ancienne bravoure de la Nation, bravoure qui l'avoit diſtinguée en tant de rencontres, comme à Marathon, à Salamine, à Platée. O! qu'eſt devenu ce tems fertile en Héros, où la Grèce par-tout triomphante, & par-tout reſpectée, comptoit des Ariſtides parmi ſes prémiers Magiſtrats, des Ariſtodèmes parmi ſes Archontes, des Iſocrates & des Démoſthènes parmi ſes Orateurs, des Codrus & des Miltiades parmi ſes Généraux d'Armée! Quels hommes! & combien leurs conſeils & leurs remontrances avoient-ils d'autorité dans la Grèce! Tout eſt aujourd'hui changé. A peine nos Officiers peuvent-ils monter à cheval, par la molle habitude qu'ils ſe ſont faite de jouir de toutes les aiſes de la vie. Il leur faut des Chars & des Litières, & quelquefois une Armée de dix mille hommes ſeulement en a trois mille à ſa ſuite & parmi ſes bagages.

Ici eſt une lacune conſidérable qui, au jugement des Antiquaires & des Commentateurs, occupe pluſieurs pages. Mais

Mais quels ſont les moyens qui peuvent contribuer à faire fleurir un Etat, à le rendre formidable au dehors & tranquille au dedans, à arranger les choſes de manière que ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent, y trouvent également leur ſureté & leur bonheur? J'en connois pluſieurs, dont le prémier ſans doute eſt l'exacte obſervation de toutes les Loix établies & enregiſtrées dans les villes principales: obſervation ſi néceſſaire, que ſans elle tout ſe porte inſenſiblement à une ruïne générale, le mérite ignoré ne peut ſe faire jour, les vices ne ſont point punis, les vertus ne ſont point récompenſées: obſervation ſi néceſſaire encore une fois, qu'elle peut ſeule réprimer les violences & les rapines des perſonnes riches & puiſſantes, ſur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale; qu'elle peut ſeule arrêter la licence de tant de gens hardis & pleins d'eux-mêmes, qui s'abandonnent à de folles paſſions & comptent ſur une impunité, hélas! trop commune; qu'elle peut ſeule modérer le zèle inquiet des Pontifes ſuperſtitieux, qui ſe flatent de donner à leurs idées particulières je ne ſai quel ſceau de la Religion; qu'enfin elle peut ſeule entretenir la ſymétrie

métrie dans un Etat, & faire correſpondre toutes ſes parties bien liées les unes aux autres. Et comme peu à peu on ſe néglige, on ſe porte au relâchement; comme les meilleures Loix perdent inſenſiblement de leur luſtre & de leur vivacité; rien n'eſt plus à ſouhaiter que de voir de tems en tems naitre quelques-unes de ces ames roides & vertueuſes, qui ſans aucune complaiſance, par goût du vrai & par amour de la juſtice, rappellent toutes choſes à leur point fixe & rendent à ce qui eſt terni ſon prémier éclat, & à ce qui eſt fauſſé ſon prémier allignement.

Le ſecond moyen propre à faire fleurir un Etat, c'eſt la bonne éducation donnée à la Jeuneſſe, d'où découlent les principes de conduite néceſſaires pour tout le reſte de la vie. Mais par malheur, tous les établiſſemens utiles à la Jeuneſſe ont été détruits à Athènes, & il ſemble qu'on tâche d'y établir l'Ignorance, qui eſt le plus grand de tous les maux dont un peuple infortuné puiſſe être atteint; & qu'au-lieu d'hommes vertueux & libres, on veuille faire des hommes abjets, eſclaves & barbares. De-là naiſſent l'aviliſſement de l'eſprit, & la corruption du cœur. On ne penſe plus,

on

on ſe jette dans toutes ſortes de débauches. Des hommes ignorans ſont très diſpoſés à ſe laiſſer ſéduire par le prémier fanatique qui voudra les mener. On les dupe d'autant plus facilement, que la crédulité eſt l'appanage de l'ignorance : au-lieu qu'une Nation éclairée eſt fidèle à ſes devoirs ; elle connoit tout ce qui eſt dû à l'Etre ſuprème, & tout ce qu'exigent les Loix de la Morale ; elle diſtingue parfaitement la Religion naturelle, gravée dans tous les cœurs, des pratiques & des cérémonies introduites en différens tems. Rien, enfin, ne rend les hommes plus hommes, que les connoiſſances ménagées à propos, & qui ſe répandent ſans bruit de proche en proche.

Le troiſième moyen que je propoſe, eſt de balancer toutes les conditions de manière qu'on puiſſe s'y ſoutenir avec honneur, ſans faire de ces fortunes rapides & extraordinaires, qui ſurprennent ceux même qui les ont faites. Dès que la porte dans un Etat eſt ouverte aux gains illicites, dès qu'on y peut devenir riche en peu de tems, qu'on y adore ceux qui poſſèdent ces richeſſes d'autant plus mal acquiſes qu'elles le ſont avec rapidité, il ne faut point douter que la corruption ne

devienne bientôt générale. Le Luxe inonde tout, & traine à ſa ſuite une foule de deſordres. Perſonne n'eſt ſatisfait de ſa condition : perſonne ne cherche à ſe mettre au niveau de ſes facultés. Les deſirs augmentent, & les beſoins ſe multiplient. C'eſt à la Fortune que tout le monde court, que s'adreſſent & les jeunes-gens & ceux qui vieilliſſent. La Vertu, l'Honneur, l'attachement à ſa Patrie, ne ſont plus que des fantômes qu'on regarde avec mépris. A peine même oſe-t-on prononcer leurs noms.

Ici ſont pluſieurs autres lacunes, qui ne peuvent ſe remplacer, nos mœurs étant totalement différentes de celles des Grecs.

Je remarquerai en finiſſant, que quelque tranquille & bien réglé que ſoit un Etat au dedans, cela ne ſuffit point : il faut encore qu'il ſe faſſe eſtimer au dehors, & même reſpecter : il faut que ſes voiſins le craignent, & en le craignant, qu'ils ſe ménagent avec lui, & regardent ſon alliance comme un bien qui leur eſt précieux..... Mais on doit ſonger en même tems, ainſi que dit l'Orateur Grec dans ſa prémière

Olynthienne, que toute grandeur élevée ſur les injuſtices, ſur les infidélités, ſur les parjures, manque par les fondemens, & ne peut être de longue durée. Elle peut impoſer aux yeux par des dehors qui flatent & qui promettent d'heureux ſuccès : elle peut ſe ſoutenir quelque tems par des reſſorts inconnus, & des hazards ajoutés les uns aux autres. Mais à la fin cette grandeur affoiblie ſe dément de néceſſité, & il faut abſolument qu'elle s'écroule & s'abbatte.

DIALOGUE

POURQUOI IL EST SI difficile aux perſonnes d'un certain mérite de s'avancer dans le Monde.

Fortuna ſævo læta negotio ,
Ludum inſolentem ludere pertinax ,
Tranſmutat incertos honores ,
Nunc mihi , nunc alii benigna.
Laudo manentem : ſi celeres quatit
Pennas , reſigno quæ dedit , & meâ
Virtute me involvo , probamque
Pauperiem ſine duce quæro.

Horat. Carm. lib. 3.

Il faut gouverner la fortune comme la ſanté ; en jouïr quand elle eſt bonne, prendre patience quand elle eſt mauvaiſe , & ne faire jamais de grands remèdes ſans un extrême beſoin.

LA ROCHEF.

DIALOGUE

Pourquoi il eſt ſi difficile aux perſonnes d'un certain mérite de s'avancer dans le Monde. (a).

ARISTE ET THEAGÈNE.

ARISTE.

JE ſuis pénétré de la plus vive douleur, mon cher Théagène. On vient de me faire une injuſtice cruelle & deshonorante. On me dérobe un Emploi qui m'étoit dû ; & pour comble de diſgrace, je me vois ſupplanté par l'homme du monde que je craignois le moins.

THEAGENE.

C'eſt le train ordinaire des choſes : je n'en ſuis point ſurpris. *Mihi, quanto plura recentium ſeu veterum revolvo, tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obſer-*

(a) V. le Céſarion de l'Abbé de S. Réal.

obſervantur. (*b*) De tout tems la brigue, la faveur, les baſſes ſollicitations, le vice même ingénieux à ſe ménager des Protecteurs, ont enlevé au mérite les récompenſes qui lui étoient dûes.

ARISTE.

Et voilà pour les honnêtes-gens un ſujet toujours nouveau de peine & de chagrin. Ma colère s'allume, mon eſprit eſt comme à l'envers, quand je vois les Charges, les Dignités, les Préſéances ſi mal diſtribuées, & preſque toutes dégradées par ceux qui les poſſèdent.

THEAGENE.

Vous êtes bien induſtrieux à vous tourmenter ! La Nature déja nous apprête aſſez de maux, qui ſont inſéparables de la condition humaine, & qui troublent deſagréablement le repos de la vie. Pourquoi cherchez-vous à vous en procurer de gaieté de cœur ?

ARISTE.

Je ſouhaiterois qu'il règnât dans le monde un certain ordre, une judicieuſe ſymétrie. Je voudrois que la Vertu ſeule frayât le chemin aux honneurs du Sacerdoce & de la Prélature ; qu'une connoiſſance ap-

pro-

(b) *Tacit. Hiſt. lib.* 3.

profondie des Loix & des diverſes Coutumes, qui ſont d'ordinaire plus ſimples & plus utiles que les Loix mêmes, diſtinguât tous nos Magiſtrats; enfin que la valeur & l'intelligence ſe joigniſſent enſemble pour élever un petit nombre d'Officiers d'une vie dure & laborieuſe, aux prémières Charges de la Guerre.

THEAGENE.

En vérité, vous demandez-là des choſes étranges! Vous propoſez un arrangement philoſophique, & trop au-deſſus de la portée des hommes. Je vous appliquerois volontiers ce qu'on reprochoit à ce Romain ſi connu par l'âpreté de ſa Morale, qu'il opinoit toujours au milieu du Sénat, comme s'il avoit été dans la République de Platon : *ut ſi in illâ commentitiâ Platonis civitate* (c) *res ageretur.* Vous entendez aſſez le fin de cette raillerie.

ARISTE.

Hé quoi! voudriez-vous me faire approuver toute la bigarrure qui règne & à la Cour & à la Ville? Mes yeux n'ont jamais pu s'y apprivoiſer. La plupart des perſonnes ne ſiéent ni à leurs places, ni à leur o-

pu-

(c) *Cicero de Orat. Lib.* 1.

pulence. Le grand jour les décèle & les trahit. Ils s'aviliſſent eux-mêmes par une conduite fière & hazardée, qui les expoſe bientôt au mépris. Accoutumés qu'ils ſont à ne voir que de lâches adulateurs, ils ne profitent point de leurs fautes, ils ne ſe redreſſent jamais : toute leur vie n'eſt qu'un tiſſu de légèretés & d'imprudences.

THEAGENE.

Vous n'entrez point tout-à-fait dans ma penſée. Je blâme par goût & par raiſon ce qui ſe paſſe dans le grand monde, & je ſerois charmé qu'on y rendît plus de juſtice au mérite & aux talens. Les plus flateuſes récompenſes, toute l'admiration des hommes, leur devroient être réſervées. Mais, croyez-moi, je ſuis un témoin fidèle & deſintéreſſé : tout cela eſt impoſſible.

ARISTE.

Comment impoſſible ! J'ai de la peine à vous comprendre, & je trouve dans tout votre diſcours je ne ſai quoi de malicieux & d'affecté, dont je vous demande l'éclairciſſement.

THEAGENE.

Rien ne ſera plus aiſé, & j'eſpère que vous conviendrez avec moi, que ce qu'on appelle mœurs, eſprit, courage, talens, capa-

pacité, n'eſt guères utile pour s'avancer dans le monde : ſi même tout cela ne ſe tourne point en difficultés & en obſtacles preſque inſurmontables..... Examinons d'abord quel eſt le caractère d'un homme qui a véritablement du mérite. Il eſt modeſte & retenu, ennemi de toute fraude & de tout déguiſement ; il ne donne rien à ſon goût, ni à ſon humeur, ni à ſa commodité : il ne s'accrédite point par des menſonges adroits, ni par une impoſture curieuſement ſoutenue : il affecte peu de ſe montrer, quoiqu'il gagne dans la ſuite à être connu : loin de biaiſer dans les affaires, il les dégage autant qu'il peut d'un détail inutile & en écarte les formalités, qui obſcurciſſent d'ordinaire le fond des choſes. Toute ſa conduite enfin porte un air de nobleſſe, de ſincérité, de reſpect pour lui-même, qui ne ſe dément jamais. Croyez-vous que ce ſoient-là des qualités fort propres à ſurprendre les faveurs de la Fortune?

ARISTE.

Non certainement : elle n'aime point un mérite trop déclaré, ni trop indépendant, ni qui ſoit trop à ſoi : elle n'auroit rien à contribuer de ſa part..... Mais il me vient une penſée..... Ne pourroit-on pas ajouter,

ter, que cet homme de mérite a une ſorte de fierté dans l'eſprit & dans les ſentimens, qui l'empêche de ſe contraindre & de ſe plier à certaines baſſeſſes, d'entrer ſecrettement dans les paſſions d'autrui, d'applaudir du geſte & de la voix à ce qu'il mépriſe au fond du cœur ? *Quanto quis ſervitio promptior, opibus & honoribus* (d) *extollitur.*

THEAGENE.

Voilà le point, mon cher Ariſte : je ſuis charmé que vous m'ayez prévenu. C'eſt cette auſtérité d'humeur, c'eſt ce défaut de diſſimulation, qui ôtent à l'homme de mérite preſque tous les moyens de s'avancer. S'il a beſoin d'un Enguerrand de Marigni, ou d'un Jaques de Samblançai, qui lui prête la main, ira-t-il mendier une protection honteuſe, & qui le fera rougir dans la ſuite ? Offrira-t-il ſon encens à la Maitreſſe du Prémier Miniſtre, quoique ſupérieur par l'avantage du poſte & par celui de la naiſſance ? Entrera-t-il dans ces ſouterrains odieux, où l'on trafique de charges & de dignités, où l'on achète à prix d'argent le privilège de dépouiller une Province entière, & de redoubler les diſgraces publiques ?

ARIS-

(d) *Tacit. Annal. Lib.* 1.

ARISTE.

C'eſt-là cependant ce qu'on fait tous les jours avec une approbation générale. Le Connêtable de Montmorency, qui avoit bravé tous les efforts & l'induſtrieuſe coquetterie de Diane de Poitiers, qui s'étoit ſoutenu par ſon ſeul mérite dans une Cour encore plus occupée de plaiſirs que d'affaires, ne ſe trahit-il pas à la fin lui-même? Il oublia ce qu'il avoit accoutumé de dire à ſes meilleurs amis, *qu'il faiſoit plus de cas d'un peu de renommée, que de toutes les richeſſes qu'une femme pouvoit apporter dans ſa maiſon.* Il rechercha d'une manière ſoumiſe pour ſon propre fils, ce qu'il avoit refuſé avec hauteur pour ſon neveu l'Amiral de Coligni.

THEAGENE.

J'avoue qu'il eſt aſſez difficile à la Cour de ſoutenir juſqu'au bout le caractère d'homme d'honneur : à la Cour, dis-je, *où*, ſuivant l'expreſſion d'un grand Miniſtre, *tout eſt plein de nivelleries & petites picoteries; où l'on interprète plutôt en mauvaiſe part, qu'en bonne, les actions d'un chacun; où eſt très grande la corruption des bonnes mœurs, & la porte ouverte à la calomnie; où enfin tout ſe mène ſelon les imaginations, hu-*

humeurs & fantaiſies des Rois & Princes, quelquefois aſſez bien, qualquefois aſſez mal (c) *fondées.* Une réputation trop éclatante y eſt dangereuſe, & elle a ſouvent écarté des prémières places ceux qui avoient le plus de droit d'y prétendre. Jamais les Cardinaux de Richelieu & Mazarin n'auroient partagé l'autorité royale & foulé aux pieds tous leurs rivaux, s'ils n'avoient perſuadé aux Souverains qu'ils gouvernoient impérieuſement, que c'étoit à eux que tout étoit dû, & les délibérations des conſeils, & les ordres pour l'exécution. Ils ſauvoient ainſi l'orgueil du Trône, ſans affoiblir leur propre crédit.

ARISTE.

Je connois aſſez pourquoi les Princes n'aiment point à employer des gens plus éclairés ou plus vertueux qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Le contraſte ne leur ſeroit pas favorable. Chaque jour verroit redoubler leur défiance, & leur jalouſie. Les prémières paroles qu'on fait bégayer en Italie aux enfin de qualité, ce ſont celles-ci, *Nella Corte Romana, chi moſtra di ſaper tutto sa niente, e chi finge di ſaper nulla sà il tutto.*

Cette

(c) *Voyez les Mémoires d'Etat par Mr. de Villeroi.*

(*f*) Cette conduite, pleine de circonſpection & d'une ignorance apparente, réuſſit aſſez bien dans un pays où l'on meurt ſouvent de trop ſavoir. Ne vous ai-je pas ouï raconter que pour plaire à Charles V. il falloit lui dire ſérieuſement qu'il étoit plus homme de bien que ſon Confeſſeur, plus habile que ſes Miniſtres, plus brave que ſes Généraux d'Armée, & plus adroit que les Ambaſſadeurs qu'il envoyoit dans les diverſes contrées de l'Europe?

THEAGENE.

Une pareille louange pouvoit convenir au plus grand, & peut-être au ſeul grand homme qu'ait eu la Maiſon d'Autriche: mais tous les Princes ne lui reſſemblent point. Comme ils ſont pour la plupart aſſez bornés, & que l'amour des plaiſirs qu'ils n'ont pas même la peine de ſouhaiter, les dégoûte des fonctions pénibles du Trône, ils ne s'attachent qu'à des gens dont le principal mérite eſt de ſavoir les entretenir dans une inaction voluptueuſe: de ces gens, diſoit un des plus honnêtes-hommes de la Cour de Henri IV, *qui n'ont d'autres parties pour ſe faire eſtimer, ſinon quelques entre-gens du beau monde, faire quelque conte*

(*f*) *Greg. Leti dans le Livre intitulé: Il Cardinaliſmo.*

te pour rire, jetter des exclamations sur tout ce qu'ils disent, & accompagner leurs Maitres trop foibles d'entendement aux banquets & autres lieux de débauche, leur louer les beautés, gentil esprit, cajoleries & bons mots des Demoiselles, & leur faire venir l'envie de les voir, puis de les revoir, enfin de (g) *les aimer.* Avouez, mon cher Ariſte, qu'il faut ſoi-même avoir extrèmement de mérite, pour ne vouloir être approché que par des perſonnes de mérite.

ARISTE.

J'en conviens avec vous. Les bons connoiſſeurs, ceux qui aiment la vérité, ſont très rares dans le monde. Cependant il n'y a que leur eſtime ſeule, toujours conforme aux règles du devoir, toujours fondée ſur les bienſéances, qu'on doive rechercher: celle des autres fait plus de tort que d'honneur. *Nunc malis displicere*, dit Sénèque, *laudari eſt.*

THEAGENE.

Comment voulez-vous donc que les perſonnes d'un certain mérite ſe pouſſent à la Cour, & auprès des Princes? Ces perſonnes par une noble pudeur ne s'empreſſent point à ſe faire connoitre: & malheu-reu-

(g) *V. les Mémoires de Sulli.*

reuſement encore, quand on les connoit, on s'en défie, on les écarte, on leur préfère des ames baſſes & prêtes à entrer dans toutes ſortes d'intrigues & de tromperies.

ARISTE.

Il faut pourtant avouer qu'il y a eu dans chaque ſiècle des hommes vertueux, qui ne ſe ſont élevés que par des voies légitimes : leur mémoire eſt encore précieuſe aux peuples reconnoiſſans, dont ils ont aſſuré le repos & la félicité.

THEAGENE.

Ces exemples ſont peu fréquens, & ne doivent point tirer à conſéquence. Un Auteur curieux, & qui a fait beaucoup de recherches ſur l'Hiſtoire de France, rapporte qu'au commencement du règne de Henri II. & de Catherine de Médicis, on jetta les yeux ſur quatre Avocats pour les faire monter au plus hautes dignités du Barreau, & pour récompenſer en leurs perſonnes ce que l'éloquence & la probité avoient de plus reſpectable. Pierre Seguier & Denis Riant furent faits tout-à-coup Avocats du Roi, Jaques Auberi Lieutenant Civil, & Chriſtofle de Thou Préſident au Mortier. Le même Auteur ajoute qu'il falloit alors que *la Fortune fût groſſe*

de toutes ces dignités, pour en faire une ſi ample & ſi féconde portée, & que depuis, comme ſi elle en eût été recrue, le paſſage en a été preſque clos aux autres (h).

ARISTE.

La réfléxion me paroit judicieuſe : mais j'oſerois ſoupçonner que la Fortune, volage comme elle eſt, & peu ſoigneuſe de chercher le mérite, ne fait point de ces grands coups, ſans avoir quelque raiſon obſcure & cachée. Les motifs qui la font agir nous ſont d'ordinaire inconnus, & même on les ſupprime avec ſoin.

THEAGENE.

Ce que vous dites là n'eſt que trop certain. Le mérite, pour parvenir aux récompenſes toujours déſirées avec trop d'ardeur, a lui-même beſoin d'adouciſſemens, d'inſinuations, & quelquefois d'artifices : ſans quoi elles échaperoient bien vîte de ſes mains. Souvent c'eſt un hazard heureux, une repartie ſpirituelle, un repas donné à propos, quelque choſe même de plus bas & de plus frivole, qui lui procurent ces récompenſes d'une manière peu attendue.... M. de Fabert, quoique très digne de toutes les diſtinctions militaires &

(h) *V. les Lettres d'Etienne Paſquier.*

& déja Gouverneur d'une Place importante, n'obtint cependant le bâton de Maréchal de France, que pour s'être prêté aux frayeurs du Cardinal Mazarin. Ce Miniſtre ne pouvant plus ſe défendre contre les cabales des Courtiſans, contre l'autorité du Parlement, contre les clameurs de la Fronde, trouva heureuſement Monſieur de Fabert qui voulut bien recevoir à Sédan ſes tréſors, ſes papiers, ſes pierreries, ſes nièces, avec Madame de Venelle leur Gouvernante. Cette action, qu'il convenoit lui-même avoir été faite trop légérement, acheva ſa fortune & le mit au-deſſus de tous ſes Compétiteurs..... Un autre éxemple encore plus remarquable eſt celui de Benoit Odeſcalchi, qui fut Pape ſous le nom d'Innocent XI. Quand il vint à Rome, & qu'il tâcha de s'introduire dans le Vatican, ce fut avec plus d'envie que d'eſpérance de s'avancer. On lui reprochoit inceſſamment l'obſcurité de ſa naiſſance, & la profeſſion lucrative que ſon Père exerçoit dans une Ville de la Lombardie. Il eut cependant le bonheur de s'inſinuer adroitement dans le Cercle de *Dona Olympia*, belle-ſœur du Pape, & de jouer quelquefois avec elle : ce qu'il faiſoit

ſoit d'un air galant & deſintéreſſé. Un jour on apporta à cette femme avare & impérieuſe des bijoux d'un travail exquis : elle les marchanda longtems, & ne put s'accommoder avec le Brocanteur, qui en demandoit une ſomme conſidérable. Odeſcalchi l'aiant ſu, les acheta ſous main & les fit préſenter à *Dona Olympia*. Ce don ineſpéré lui valut une Charge de Clerc de la Chambre ; & bientôt par ſes ménagemens, & par la ſoupleſſe de ſon génie, il ſe fit donner le chapeau de Cardinal.

ARISTE.

Je pardonne ces petites ſubtilités, en faveur de la bonne conduite qu'Innocent XI. a tenue dans la ſuite. Jamais Pape n'a été plus irréprochable dans ſes mœurs, ni plus ferme dans ſes réſolutions, ni plus ennemi du Népotiſme, *ch' è uno de' i mali maggiori, che ſono al preſente nella Chieſa* (i).

THEAGENE.

Convenez donc avec moi que le mérite ſeul eſt dangereux & nuiſible, à moins qu'on ne biaiſe un peu pour le faire valoir, & qu'on n'emprunte même les couleurs du vice. A combien de Grands-Hom-

(i) *Greg. Leti dans le Livre intitulé : Il Nepotiſmo.*

Hommes n'a-ton point reproché, qu'ils ne s'étoient aviſés de devenir honnêtes-gens, qu'après leur fortune faite ? Il n'eſt pas juſqu'au célèbre Arnaud d'Andilly, qui n'ait eu ſur cela beſoin d'apologie. Vous vous rappellez ſans doute ce Légiſlateur de la Grèce, à qui l'on demandoit s'il avoit donné de bonnes Loix aux Athéniens : *Les meilleures*, reprit-il, *qu'ils étoient capables de recevoir.*

ARISTE.

Je reconnois à ce langage Solon.

THEAGENE.

Oui, c'eſt lui-même. Comme il vouloit rétablir l'égalité dans ſa Patrie, & ôter ces rangs incommodes, ces fâcheuſes grandeurs, qui nuiſent plus à la liberté qu'elles ne contribuent au bonheur, il ſe mit à flater tous les rangs. Chacun ſe laiſſa gagner par de ſi agréables menſonges, & crut y trouver ſes avantages & ſa ſureté : mais quand Solon vit que toutes choſes prenoient un pli favorable, il oublia ce qu'il avoit promis. L'homme public ne ſe reſſouvint plus des paroles qu'avoit donné l'homme privé.

ARISTE.

La conduite de votre Athénien reſſemble aſſez à la politique de certaines filles d'eſprit, qui employent toutes les ruſes de la galanterie pour ſe procurer un mariage heureux ; mais qui s'étant données une fois, ne connoiſſent plus que la ſimplicité & la ſujettion du devoir . . . . . N'eſt-ce point là une peinture naïve de la manière dont Sixte V. s'éleva des derniers degrés de la Milice Eccléſiaſtique au plus conſidérable ? Il mit tout en œuvre, promeſſes, flatteries, menaces, préſens, maladies feintes & ſimulées, pour ſe procurer la Thiare : mais à peine s'en fut-il paré, qu'il devint d'autant plus auſtère dans le commandement, qu'il avoit été plus ſoumis & plus artificieux dans la dépendance.

THEAGENE.

Je ſuis ravi que vous me fourniſſiez des traits contre vous-même, & que le mérite commence à vous paroitre ſuſpect. . . . . Mais voici un obſtacle nouveau & plus grand que tous les autres, dont nous n'avons point encore parlé.

ARIS-

ARISTE.

Je devine votre penſée : c'eſt l'amour du plaiſir.

THEAGENE.

Ah ! que cet amour eſt dangereux, & que je plains un homme de mérite, lorſqu'il s'y livre avec trop d'ardeur ! Par-là s'anéantiſſent tous ſes talens, & il s'égare dans la route qui conduit à la fortune, tandis que des gens d'un eſprit médiocre, *mais que rien de ſemblable n'arrête, gagnent les devans & occupent les places qu'il ne tenoit qu'à lui de remplir* (k).

ARISTE.

Si j'oſois ici, mon cher Théagène, vous ouvrir mon cœur, je vous dirois ſincèrement, que quiconque a le loiſir de penſer, ne doit rien voir de mieux à faire que de ſe repoſer nonchalamment entre les bras de la volupté. Vous jugez bien que je ne parle point de cette vie tumultueuſe & plongée dans la débauche, mais de cette vie douce & paiſible, où ſans avoir aucun ſentiment du vice, on n'aime que

(k) *V. le Céſarion de l'Abbé de S. Real.*

que les vertus commodes & d'un facile uſage, où ſans ſe vanter d'avoir aſſujetti ſes paſſions, on ne ſe laiſſe aller qu'à celles qui entretiennent la vivacité de l'eſprit, & qu'aucun dégoût n'accompagne. C'eſt ce que les Anciens nommoient *Comitas quæ ſine luxuria eſt* (1).

THEAGENE.

Vous ne ſauriez croire combien cet amour du plaiſir a fait faire d'infidélités à la fortune; combien de gens dans les Provinces ont renoncé de bonne heure à l'envie d'acquérir un grand nom, ſe ſont retirés volontairement dans leurs maiſons qu'ils prennent ſoin d'embellir, & où ils font une chere délicate à un petit nombre d'honnêtes-gens..... J'ignore auſſi pourquoi l'on préféreroit des ſoins brillans & illuſtres, au repos & à la tranquillité dont on jouit dans les conditions médiocres. J'avoue que cet état n'a rien de vif ni d'ambitieux : mais il eſt intéreſſant, & on s'y plait.

ARISTE.

Permettez-moi de vous citer ici quelques

(1) *Vir, ſicut ad cætera egregius, ita à comitate quæ ſine luxuriâ eſſet, non averſus.* Tit. Liv. de Scipione.

ques morceaux d'une très-belle Ode, qui fut adreſſée à un homme de condition par un Poëte qui l'étoit auſſi. Ces ſortes d'Ouvrages ont d'ordinaire quelque choſe de plus fin & de plus dégagé que ceux des Auteurs de profeſſion.

A Monſieur de C.....

PHILOSOPHE par goût, libertin par ſyſtème,
Cher ami, rens juſtice à la vertu que j'aime.
Pour éviter de ſûrs regrets,
Loin de Paris, je mène une indolente vie,
Je goûte les plaiſirs où l'âge me convie,
Mais je m'en défens les excès.

Que ſert de diſcourir ſur le tems qui s'écoule?
Fantômes ſéduiſans, erreurs, venez en foule,
Sauvez-moi des réfléxions.
Malheureux, qui guéri d'une douce ignorance,
Obtient enfin de l'âge & de l'expérience,
L'empire ſur ſes paſſions!

Voiſin, mais à couvert des fureurs de Neptune,
J'attens dans mon fauteuil la bizarre fortune.
O ſage médiocrité!
Jours obſcurs, mais coulés dans une paix charmante,

Vous m'offrez plus d'appas que la gloire brillante,
Qu'un nom chèrement acheté !

Si quelque heureux hazard m'adreſſe une Bergère,
Dont le maintien ſoit doux & le diſcours ſincère,
Facile, je vole au danger.
Mais craignant à mon tour que d'injuſtes caprices
N'empoiſonnent d'amour les plus chères délices,
Je me plais à me dégager.

Au Champagne divin quelquefois je me livre :
Mais auſſi de Bordeaux moins friand je m'enyvre :
L'un & l'autre me rend heureux.
Je ne refuſe point le bien qui ſe préſente,
Et, libre de deſirs, ce que j'ai me contente, (*m*)
Quand je n'ai point ce que je veux.

THEAGENE.

Le Poëte parloit ſenſément : & l'on convient que c'eſt ſur-tout aux gens de guerre, accoutumés à regarder la vie d'un œil d'indifférence, & à ſortir ſouvent comme hors d'eux-mêmes, que l'amour du

(m) *Quoniam id fieri quod vis non poteſt, velis id quod poſſis.* Terent.

du plaiſir cauſe les plus fortes diſtractions. Auſſi pluſieurs, après avoir eſſuyé des hazards infructueux, reviennent-ils à une vie ſédentaire : ils ſe perſuadent à la fin, que quelques heures de vie bien ménagées ſont plus conſidérables que l'intérêt d'une médiocre réputation.

François I. avoit obtenu la Pourpre Romaine pour un des enfans du Maréchal de Châtillon, & il ſembloit que cet honneur ne devoit point regarder l'ainé : mais lui, qui avoit des inclinations douces & modérées, aima mieux ſe dévouer à l'Etat Eccléſiaſtique, & il laiſſa toutes ſes eſpérances, tout l'orgueil d'une ancienne & illuſtre Maiſon, à l'un de ſes cadets, qui fut depuis ſi célèbre ſous le nom de l'Amiral de Colligny. Cet Amiral cependant, quoiqu'il eût un génie ferme & inébranlable, avouoit quelquefois à ſon frère témoin de ſes périls & de ſes travaux, qu'il auroit paſſé des jours plus tranquilles & moins enviés à l'abri du chapeau de Cardinal. Heureux, s'il avoit ſu prendre ce parti ! Plus heureuſe encore la France, qui n'auroit point vu les horreurs d'une guerre civile !

ARISTE.

Que pourrois-je ajouter à des réflexions si solides ? Je desavoue tous mes chagrins, & je rougis de vous avoir paru trop délicat & trop sensible au refus qu'on m'a fait. Notre amour-propre s'apprivoise difficilement à ce qu'il croit le pouvoir humilier.

THEAGENE.

Je n'y trouve point à redire. Quand on entre dans le monde, on se laisse d'abord éblouir par tout cet éclat qui l'environne. Les prémières places imposent, & l'on se flatte qu'à force de se procurer des talens & des connoissances, on pourra soi-même les remplir dans la suite. Mais peu à peu l'illusion se dissipe : on se lasse de chercher son bonheur dans les autres : on revient des sentimens de l'ambition à un desir plus intime de son repos : on se refroidit pour les avantages & les présens de la Fortune, qui coûtent encore plus à conserver qu'à acquérir : on s'indigne enfin de voir tant de bassesse en ceux qu'elle a traités le plus favorablement, & du mépris des personnes on passe au mépris des dignités mêmes.

ARIS-

ARISTE.

J'avois déja entrevu ce que vous me dites là d'une manière plus arrangée & plus réfléchie. Mais il faut l'avouer, un peu d'expérience ſupplée à beaucoup de raiſonnemens : & cette eſpèce de leçon, qui eſt plus vive & plus animée, corrige ſans retour. Pour bien connoitre toute l'injuſtice de la Fortune, il faut ſoi-même en avoir fait l'épreuve. Les peines & les diſgraces n'abbattent point un honnête-homme. Il les rend auſſi légères qu'il le peut, par la facilité de ſa patience : & ſon ame, quoique plus délicate à être bleſſée de toutes choſes, ſe contente de ſouffrir, & ne ſe plaint point.

THEAGENE.

Vous voilà, mon cher Ariſte, dans cette diſpoſition d'eſprit que je vous ſouhaitois, au commencement de notre entretien. Il eſt impoſſible de vaincre par aucun effort de courage la dureté de notre condition, tant elle renferme de choſes fâcheuſes, deſagréables & humiliantes, dont la plus grande partie ne dépend point de nous. C'eſt bien aſſez d'employer l'adreſſe, pour s'en éloigner ingénieuſement.

ARISTE.

Hélas ! que cet entretien a renouvellé mon goût pour la retraite ! Mais j'en voudrois une qui donnât de l'agrément à l'eſprit, ſans rien ôter de tout ce que demande raiſonnablement la Nature : j'en voudrois une que perſonne ne troublât par des curioſités indiſcrettes & ſatiriques ; où l'on ne connût ni ce que la néceſſité a de preſſant, ni ce que l'abondance a de trop mou & de trop recherché ; où les deſirs enfin fuſſent toujours proportionnés aux beſoins. Quel état plus heureux que celui d'un Philoſophe, qui contemple du port les vaines & tumultueuſes occupations des hommes, & qui ſatisfait de ſon indépendance, ne cherche qu'à s'éclairer par une étude choiſie, & qu'à devenir plus vertueux !

THEAGENE.

Cet état, qui eſt comme iſolé, offre à chaque inſtant une volupté infinie ; mais peu de gens ont le goût aſſez bon, & encore moins ſe trouvent dans une ſituation aſſez favorable, pour s'y pouvoir borner : *Pauci quos æquus amavit Jupiter* . . . . . Tous les autres ſe laiſſent entrainer par la coutume, par les préjugés établis : ils mar-

marchent en aveugles, & ſans ſavoir où ils vont : ils ne voyent les objets qu'au travers de mille nuages qui les altèrent à leurs yeux, & les défigurent inſenſiblement.... Pour vous, Ariſte, pardonnez à la Fortune de ne vous avoir point fixé où vous demandoient les agrémens de votre génie, & la netteté de vos mœurs. Contentez-vous de mériter les honneurs, qui ſe rencontrent ſur votre paſſage : mais ne vous ſachez pas mauvais gré ſi ces honneurs vous échapent & qu'on les accorde à d'indignes rivaux. *Quod hodiè non eſt, cras erit : ſic vita truditur*..... Un honnête-homme eſt obligé de faire tout ce qu'il peut pour s'avancer dans le monde, & ſe donner de la conſidération : mais il n'eſt point obligé (*n*) de réuſſir. Le ſuccès n'a jamais été une preuve du mérite, ni la ſûre récompenſe des deſſeins ingénieuſement (*o*) concertés.

(n) *V. les Lettres de Buſſi-Rabutin.*

(o) *Careat ſucceſſibus, opto,*
Quiſquis ab eventu facta notanda putat.
Ovid.

F I N.